La mauvaise pente

Doc77

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Doc77

La mauvaise pente

© Le jardin d'Aphrodite - Février 2018

Sommaire

La mauvaise payeuse **3**

Une qui n'a pas froid aux yeux **17**

Le contrat **31**

Stéphanie paie l'addition **41**

La mauvaise payeuse

Ce que je vais vous raconter s'est déroulé il y a quatre ou cinq ans.

Je vis depuis quinze ans dans un coin charmant de Haute-Normandie dont je suis originaire.

Après mes études de médecine effectuées dans la capitale régionale, j'étais néanmoins resté exercer dans cette ville.

Mon petit frère, après avoir suivi un cursus dans les métiers de bouche, n'avait eu de cesse de vouloir revenir vivre dans notre campagne natale, ce qu'il fit après avoir suffisamment mis d'argent de côté. En effet, il racheta un important commerce à F., le bourg principal, ce qui lui permit enfin de se mettre à son compte comme traiteur. Les affaires marchaient bien pour lui. Il ne gagnait pas des millions, mais au prix de semaines de 50 à 60 heures d'un dur labeur, sa petite famille et lui avaient un train de vie honnête.

Dans ces coins de campagne, il y avait jusqu'à la fin des années 90 relativement assez de médecins. Mais étant tous à peu près de la même classe d'âge, ils se mirent à partir en retraite les uns après les autres sur une courte période. La ville de F. (4 500 habitants) se retrouva presque sans médecins. Mon frère, que je voyais lors des fêtes de famille, me parla de cette problématique. Il me dit un jour : « Pourquoi tu ne changerais pas de coin ? Tu pourrais laisser ta clientèle de R. et revenir t'installer ici à F. »

Sur le moment, l'idée ne m'avait guère plu, mais lors des mois qui passèrent j'y réfléchis régulièrement, et je finis par me dire « Pourquoi pas ? » Cela faisait des années que je pensais à ma

campagne ; la grisaille, le stress et l'agitation de la grande ville commençaient à me peser, sans compter que pour le prix de ma petite maison j'aurais là-bas, à la campagne, une grande propriété. Je finis donc par laisser ma clientèle urbaine et m'installai dans le bourg.

Je n'eus pas à attendre les patients, qui affluèrent dès le début.

Je m'achetai une vieille bâtisse – une ancienne fermette – pour vraiment pas cher dans le charmant petit village de L., situé à moins de 8 kilomètres de F. Elle nécessitait quelques travaux de rénovation, mais rien de bien exorbitant.

Petit à petit, je m'investis dans la vie locale.

Le village de L. comptait à peine 400 habitants et sa mairie n'était pas plus grande que mon double séjour. Le directeur de l'école (3 classes) faisait office de secrétaire de mairie (à temps partiel, en fin d'après-midi, après sa classe.)

Et si les politiciens cherchent toujours un endroit où se faire parachuter à la tête d'une grande ville (tête de pont pour conquérir un jour un poste plus important au Conseil Général ou Régional, voire même un poste de député), les vocations pour diriger ces petites communes où l'on recueille surtout des responsabilités et des emmerdements ne sont pas légion ; il y a même des petits villages où il n'y a plus de candidatures.

C'est ce qui faillit arriver pour L.

Le maire, vieil agriculteur en retraite, perclus d'arthrose, finit par casser sa pipe, et personne – même au sein du Conseil Municipal – ne souhaitait se présenter aux élections anticipées. J'étais le médecin de F., habitant la commune : un notable, un intellectuel (même si je n'étais ni politicien ni gestionnaire), et l'on vint me chercher. Avec des arguments cherchant à minimiser la chose (les communautés de communes allant bientôt s'occuper de tout, il n'y aurait plus grand-chose laissé aux communes...), on essaya de me séduire, de me passer de la pommade.

Finalement, surtout pour ne pas laisser les administrés (dont je faisais partie) livrés à eux-mêmes et à la radinerie de la préfecture, je cédai et acceptai. Je fus donc élu avec 100 % des voix (mais pas 100 % de participation), tout comme un apparatchik d'une république bananière.

La tâche, quoiqu'elle me stressât beaucoup au début, ne fut finalement pas si ardue. Je dus surtout réunir autour de moi une liste de personnes qui devinrent mon Conseil Municipal. Les réunions se passaient bien, et ma vie professionnelle – quoique intense – me convenait.

Au bout de six ans je rempilai, présentant de toute façon la seule liste. Mais il y eut un peu de changement : certains conseillers décidèrent de ne pas se représenter. Sur ma nouvelle liste j'intégrai une jeune femme, Stéphanie, qui vivait depuis peu dans la commune. Elle avait racheté avec son compagnon une sorte de petit château très délabré. Le bâtiment en jetait un peu, du haut de ses trois siècles d'existence, mais le travail à réaliser pour le retaper était considérable.

Tout à fait charmante, elle était venue me rencontrer pour me proposer sa candidature.

Elle vivait en couple mais n'avait pas encore d'enfants ; aussi, me dit-elle, elle avait un peu de temps à consacrer à la commune, d'autant qu'elle ne travaillait pas à temps plein.

J'avais eu du mal à savoir exactement ce qu'elle exerçait comme métier. Elle bossait à une quarantaine de kilomètres ; elle m'avait parlé d'un job d'assistante R.H. mais je lus sur la profession de foi qu'elle avait dû rédiger qu'elle se présentait comme « responsable des ressources humaines dans une entreprise de taille moyenne ». Je souris un peu en le lisant, mais je me dis que ses missions devaient être un peu floues et que, du coup, elle s'était un peu mise en valeur en gonflant légèrement l'importance de son poste.

Qu'importe, me dis-je alors : la fille n'était pas sotte, avait un bon bagage, s'exprimait clairement, savait rédiger, et même si je

ne pouvais pas être sûr de ce qu'elle m'avait raconté à propos de son cursus, elle était largement plus intelligente et dégourdie que la moyenne des habitants de ce petit village. Elle était plutôt à l'aise pour s'exprimer en public, plutôt volontaire, et pas du genre à rechigner quand il fallait se charger de missions pas toujours évidentes. C'est du moins ce que je découvris ensuite, quand elle fit partie de mon Conseil Municipal.

Par ailleurs, c'était une fille plutôt jolie et bien faite, brune aux cheveux mi-longs, souriante et avenante, qui passait bien auprès des gens qu'elle devait rencontrer. Elle était plutôt élégante, pas BCBG, n'arborant ni le look vestimentaire campagnard des femmes du cru ni celui baba cool des Parisiennes qui ont fait leur retour à la terre. Elle était fine et relativement discrète, comme j'aime les femmes, avec un goût toujours sûr et une allure très féminine ; en tout cas suffisamment pour ne pas laisser les hommes indifférents sur son passage.

La nouvelle équipe était plutôt sympathique, et nous arrivions à bien travailler ensemble. Les gens se parlaient, il n'y avait pas de conflits, et chacun s'acquittait au mieux de ses missions en fonction de son temps disponible. Nous avions tous des rapports cordiaux et nous communiquions facilement, même si j'évitais d'appeler dans la journée ceux qui exerçaient un boulot prenant.

⋆

Deux ans après ces élections municipales, Stéphanie nous apprit qu'elle allait convoler avec l'homme qui partageait sa vie. Nous en fûmes bien entendu tous ravis. En tant que premier magistrat de la ville, c'est moi qui devais officier et marier le jeune couple.

En discutant un soir de la vie locale avec mon frère, il m'apprit que Stéphanie lui avait commandé le buffet pour le vin d'honneur. J'étais ravi pour lui et il n'était pas mécontent car, la crise étant passée par là, il avait accusé une baisse de chiffre d'affaires depuis

deux ans et commençait, certains mois, à avoir du mal à joindre les deux bouts.

C'était un buffet pour plus de 180 personnes, et cette commande ne pouvait pas mieux tomber. Ma belle-sœur allait dresser le buffet avec l'aide d'un extra qui devrait servir les convives, tout ceci dans la grande salle des fêtes communale. Les mariés et leurs invités devaient ensuite festoyer dans un restaurant situé à une trentaine de kilomètres.

Stéphanie nous avait raconté ça, même si elle ne s'épanchait pas trop sur sa vie privée.

Étant plutôt discret, je lui avais posé peu de questions, ne cherchant pas à en savoir plus. C'était, ce soir-là, juste assez pour être poli et alimenter la conversation.

Je célébrai donc dans la mairie le mariage de Stéphanie et de son compagnon. Très peu de gens pouvaient entrer dans la toute petite salle (qui n'avait, de mémoire d'homme, pas accueilli de cérémonie de mariage depuis bien longtemps), aussi fis-je un long discours, insistant sur l'honneur que nous faisait ce couple de jeunes gens d'être venu s'établir dans notre petite commune et d'y convoler.

Nous étions en été ; la mariée avait choisi une élégante robe-fuseau blanche descendant jusqu'aux chevilles, qui lui laissait les épaules nues et libres. Une tenue chic mais plutôt sobre, sans fioritures, sans dentelles. Les bras étaient nus (pas de gants ni de tulle, donc). Elle arborait une ravissante coiffure et ne portait pas de chapeau. Cette simplicité dans le style l'honorait. Ce n'était pas ce genre de fille qui veut en mettre plein la vue à tout le monde et à ses invités : pas de clinquant, pas de bling-bling. Ils n'avaient pas loué de limousine : ce fut la grosse berline d'un ami du couple qui les conduisit à la salle des fêtes.

Au vin d'honneur, je félicitai à nouveau les mariés, faisant connaissance avec la famille proche (qui était peu nombreuse). Les parents et les beaux-parents étaient âgés et demeuraient pour les uns à l'étranger, pour les autres à plus de cinq cents kilomètres.

Ma belle-sœur, aidée de son commis, s'affairait, visiblement heureuse que leurs affaires rebondissent un peu.

⋆

Plusieurs mois s'écoulèrent. Stéphanie était partie juste après le mariage pour son voyage de noces aux Seychelles durant une semaine. Les conseils municipaux se déroulaient toujours bien, presque tout le monde était assidu.

J'avais bien remarqué que la jeune femme était parfois bizarre. Elle me parlait moins, était parfois un peu taciturne, voire semblait m'éviter. Tout semblait pourtant bien aller dans sa vie, dans son couple car je l'entendais raconter des anecdotes aux autres personnes et leur parler aussi normalement qu'avant.

Aussi n'étais-je pas inquiet ; juste un peu intrigué. C'était comme si c'était avec moi qu'il y avait un problème. Avais-je dit quelque chose qui l'avait dérangée, ou pris une décision avec laquelle elle était en désaccord ? Pourtant il n'y avait eu, à mon souvenir, aucun débat houleux en séance, aucune opposition manifestée par qui que ce fût.

J'avais bien su qu'ils avaient dû revendre leur vieux « château » après avoir entamé quelques travaux, parce que l'entretien était devenu trop onéreux pour ce jeune couple, mais ils ne m'avaient pas sollicité pour quoi que ce fût ; Stéphanie ne s'était plaint de rien à l'époque, et puis ils avaient eu la chance de l'avoir revendu – plutôt facilement et sans perte d'argent, à ce que j'avais pu comprendre – à des Parisiens assez argentés qui souhaitaient en faire un haras.

Mon frère et sa femme, quant à eux, n'avaient pas la vie facile. Ils travaillaient dur et semblaient ne plus gagner autant d'argent qu'avant. J'allais dîner chez eux de temps en temps le dimanche soir. Hormis le lundi (et encore, mon frère recevait ce jour-là ses commandes et ma belle-sœur en profitait pour mettre à jour sa comptabilité), il n'y avait guère que le dimanche (enfin, le dimanche après-midi à partir de quinze heures, quand tout avait été mis en

ordre dans la boutique et la cuisine, et qu'ils avaient pu fermer) qu'ils pouvaient un peu souffler.

Ces soirs-là, ils faisaient réchauffer ce qui leur restait du week-end ; moi, j'amenais des pâtisseries. Les enfants étaient en général excités (ils ne voyaient pas beaucoup leurs parents) ; mon frère et son épouse, Isabelle, étaient épuisés.

Mais il n'y avait pas que de la fatigue ce jour-là. Mon frère semblait déprimé, même si je faisais tout pour lui remonter le moral. Ma belle-sœur, elle, cachait une colère rentrée – je m'en étais bien rendu compte – et elle paraissait bouillir en dedans, et de plus en plus à mesure qu'il parlait.

— Allez, dis-je à mon frère, c'est bientôt les communions, les mariages : tu vas faire du chiffre. Tu vas voir, ça va aller mieux.

— Tu parles... Chaque année il y en a moins. Tu sais, maintenant les gens préfèrent faire quarante bornes et acheter tout dans les hypermarchés.

— Oui, mais toi tu fais de la qualité. Tu es connu sur la place. Et puis avec les beaux jours, il y a les Parisiens qui viennent à leur maison de campagne pour le week-end, ils font des fêtes, ils achètent. Ils savent faire la différence entre ce que tu fais et la merde qu'on trouve à Paris.

— Oui, mais c'est des plats pour trois-quatre personnes maximum. C'est pas avec ça qu'on renfloue nos caisses... Ce qui fait du bien, ce sont les cérémonies, ajouta-t-il après un temps. Moi, quand je me suis installé, je comptais bien sur mon activité traiteur.

Je ne savais plus quoi dire. J'avais bien vu que ma belle-sœur nous jetait des regards noirs. Je ne comprenais pas pourquoi.

Un silence s'installa.

Elle fulminait, c'était visible, tout en débarrassant la table.

Je n'eus pas à poser plus de questions ni à attendre plus longtemps : elle lâcha sèchement, et avec de la colère froide dans la voix :

— L'activité traiteur, les cérémonies... oui, c'est bien. À condition que les gens paient !

— Ah bon ? Vous avez beaucoup d'impayés ? dis-je à mon frère.

— Pas tant que ça... répondit-il d'un air las.

— Non, pas tellement, ajouta-t-elle sur le même ton d'énervement, mais vu les sommes, ça fait un sacré trou ! Surtout quand tu comptes dessus. Tu bosses, tu te défonces, tu régales des braves gens, et après, va te faire foutre, c'est pour ta pomme ! Et ils te foutent dans la merde en plus !

— Bah, merde ! dis-je, abasourdi. Et vous avez fait quelque chose ? Vous leur avez réclamé ?

— Bah, qu'est-ce que tu crois ? me lança-t-elle, excédée. On a même fini par se déplacer. D'abord ton frère ; enfin, il a envoyé le commis, tu connais ton frère : il ose pas, il est pas convaincant. Mais le commis, c'est tout juste s'ils se foutent pas de sa gueule. Alors en dernier, c'est moi qui y suis allée. Tu me connais : je me laisse pas faire. J'ai pas été baisante, je les ai presque menacés. Mais ça joue les grandes dames, ça nous prend de haut, ça se fout de notre gueule (entre parenthèses, avec un petit sourire ironique qui veut bien dire ce que ça veut dire) ; des gens qui se la pètent, mais qui vivent à crédit... et surtout sur le dos des autres !

— Mais, répliquai-je, vous n'allez pas laisser tomber ! Vous n'allez pas les mettre à l'huissier ?

— On peut pas... marmonna mon frère avec un air résigné.

Ma belle-sœur explosa :

— On peut pas ? On peut pas ? Non mais, arrête ! Qu'est-ce qui t'empêche ?

— Tu sais bien qu'on peut pas ! lui dit mon frère, cette fois en haussant le ton, et avec des yeux qui voulaient dire « Tais-toi, je ne veux pas que tu en parles ».

— Eh bien oui, lui dis-je, pourquoi vous ne pouvez pas ? Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— On ne veut pas provoquer de scandale ! lâcha-t-il, visiblement au bord des larmes.

Je n'avais jamais vu de ma vie mon frère dans cet état.

— Quel scandale ? Il n'y a pas de honte, et ce n'est pas scandaleux de faire réclamer son dû par des huissiers : ce n'est que réclamer justice, au contraire. Et la honte, c'est pour les mauvais payeurs.

— Ah, tu vois ? lui jeta ma belle-sœur en posant son torchon.

— Mais le scandale, ce serait pas pour nous, dit-il d'un air désespéré.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? lui demandai-je en posant ma main sur la sienne, compatissant, et pour l'encourager à parler.

Je ne comprenais vraiment pas.

Il se mit à geindre, détourna la tête un instant. C'est la belle-sœur qui lâcha le morceau :

— Ton frère veut dire qu'il n'y a pas de honte ni de scandale... sauf quand le mauvais payeur est membre de ton Conseil Municipal !

— Quoi ? Stéphanie ?

J'étais consterné.

— OUI, STÉPHANIE ! balança-t-elle avec un mépris incommensurable en prononçant ce prénom.

— Eh bien, ça... Si je me doutais...

J'étais abasourdi. La petite Stéphanie, si bien sous tous rapports, dont j'étais pleinement satisfait pour les missions que je lui confiais. Elle n'avait pas payé le buffet de son vin d'honneur... Je commençais à réaliser, à comprendre, à faire le rapprochement entre son attitude d'évitement et l'ardoise qu'elle avait laissée à mon frère. Elle devait penser qu'il m'en avait parlé ; mais mon frère était trop gêné vis à vis de moi, et il avait préféré de ne pas risquer de me contrarier tout en espérant que ça s'arrangerait sans que je le sache.

— Mais, dis-je en reprenant, elle ne vous a rien payé ? Même pas un petit chèque en attendant un autre ?

— Non, même pas ! rétorqua ma belle-sœur ; ils ont juste payé l'acompte de 10 % à la commande, dont le chèque, heureusement, n'a pas été rejeté. Mais depuis qu'on a réclamé, rien, pas un centime ! Elle n'a même pas proposé de faire plusieurs chèques à encaisser au fil des mois : tu penses bien qu'on aurait accepté.

— Qu'ont-ils dit ? demandai-je, ahuri.

— Qu'ils allaient nous payer, que c'était pour bientôt, qu'ils attendaient une rentrée d'argent, de ne pas nous en faire... mais ça, ils le disent depuis plus de huit mois ! D'ici à ce qu'ils se tirent un beau jour en nous laissant l'ardoise...

— Oh non, ça, c'est sûr que non. Je la connais, ils sont bien installés ici...

— Mouais, bah ça, continua ma belle-sœur, on verra. Moi, ça ne m'étonnerait pas.

Je ne leur parlai évidemment pas des problèmes qu'ils avaient eus avec leur « château » dont ils n'avaient pas pu faire face aux frais de rénovation, et ne leur ai pas dit qu'ils venaient de changer de logement. Je savais pourtant – en ayant un jour parlé avec l'agent immobilier – qu'elle n'avait pas menti sur la revente, qu'ils étaient rentrés dans leurs frais ; mais tout coûte cher – un déménagement et le reste – et je ne savais pas s'ils avaient d'autres dettes.

J'étais en train de me rappeler une conversation que j'avais eue ces derniers mois avec mon frère ; l'air de rien, il m'avait questionné sur mon Conseil Municipal, les gens avec qui je siégeais, et je comprenais maintenant pourquoi.

— Bon, leur dis-je, je vais lui parler et essayer d'arranger ça. Elle m'écoute, et je suis son maire. Je vais lui parler à cœur ouvert. Si elle a des problèmes financiers, je pourrai lui proposer des solutions : ça lui permettra sans doute de payer ses dettes... et celle qu'elle a envers vous en premier !

— Tu parles... me répondit Isabelle, elle va te mener en bateau comme elle l'a fait avec nous. Elle y mettra plus les formes avec toi, c'est sûr... parce que nous, même si elle sait que tu es le frère de

Louis, elle se fout presque ouvertement de notre gueule ! Ah, je ne la supporte pas ! Il faudrait que tu la voies avec son sourire en coin, et toujours pressée, comme si ce qu'elle nous devait n'était qu'une broutille, comme si elle était riche, cette petite pétasse, alors que c'est une mange-merde qui se la pète !

— Isabelle ! s'insurgea mon frère, ne parle pas comme ça ! C'est une cliente, la Conseillère Municipale de mon frère. Si tu continues, un jour tu parleras de tous nos clients comme ça !

— Bah, les clients... Si un jour tous nos clients deviennent des clients comme elle, on finira à la rue ! Nous, on bosse, et pour qui, pour quoi ? On est pas les Restos du Cœur, et je suis pas l'abbé Pierre ! Sans compter que c'est pas un repas pour nécessiteux qu'on lui a servi : fallait la voir faire la grande dame devant sa famille en grand tralala, le jour de ses noces, minaudant...

— Isabelle, arrête !

— Pourquoi, « arrête » ? ! Moi, je l'ai vue ; toi, t'étais pas là. Ah oui, si : t'as livré, mais tu vois jamais rien ! Sa robe, elle a pas pu l'acheter à crédit ! Crois-moi, elle valait au moins 1 500 €, si c'est pas 2 000 ; et encore, je suis sûre que je suis loin du compte. C'était de la marque, pas une robe de chez Tati, je peux te le dire ! Et nous, les pauvres péquenots, les pauvres charcutiers-traiteurs, nos 4 000 €, on les verra jamais ! C'est sûr, on s'appelle pas Hédiard !

— Bon, tentai-je de l'interrompre, arrêtez de vous disputer ; je ne veux pas vous voir vous déchirer à cause d'elle. Je vais vous proposer une solution : je vous paie ce qu'elle vous doit, et je me charge de le récupérer auprès d'elle.

Mon frère s'indigna :

— Non, frérot, c'est pas à toi de payer ! C'est à nous de récupérer ce qu'elle nous doit !

— Oui, l'interrompit sa femme, mais t'as jamais voulu faire appel à l'huissier !

— Vous inquiétez pas : je suis médecin, et je gagne bien ma vie. Vous savez que si je vous le propose, c'est que je peux et

que ça ne me mettra pas dans une situation financière difficile, contrairement à vous actuellement. Et puis je connais Stéphanie ; j'en fais mon affaire. Je lui dirai la vérité et lui expliquerai que cette dette, c'est envers moi qu'elle l'a désormais. Et ça ne sera plus la même chanson ! ajoutai-je de façon un peu présomptueuse (je m'en rendais bien compte...).

Je leur signai donc un chèque ; il y en avait pour près de 4 000 €.

Mon frère l'accepta, mais il était très gêné. Ils devaient trouver cette situation humiliante, tous les deux. Moi, je ne montrai rien, mais je me sentais de plus en plus en colère. Je trouvais qu'on s'était foutu d'eux et je ne supportais pas ce genre d'embrouille. Moi aussi j'avais assez régulièrement des impayés, mais c'étaient des petites sommes à côté de la leur.

Même si ça s'accumulait un peu pour certaines personnes, soit elles finissaient par payer – au compte-gouttes, certes – soit je ne les revoyais plus (et elles n'avaient pas intérêt à revenir, parce que j'ai bonne mémoire quand je me fais avoir). En tout cas, ça ne représentait pas un pourcentage si élevé de mon chiffre d'affaires pour mettre ma situation en péril, alors qu'eux...

Ma belle-sœur s'excusa d'accepter. Elle trouvait que ce n'était pas juste. Elle me remercia discrètement. Mais elle avait les yeux humides. Elle était sanguine, impétueuse, mais c'était une brave fille, courageuse et droite.

Je leur dis ne pas s'en faire, que j'arriverais à récupérer la somme pour moi, et que ce ne serait que justice. Ils ne me demandèrent pas comment j'allais faire ; ils devaient douter que je réussisse... Mais après tout, j'avais proposé d'endosser ce problème et la charge pénible de récupérer cette dette. Je les avais soulagés de ce poids ; il fallait que je réussisse, sinon c'est envers moi qu'ils auraient une dette. Et ça, je ne le voulais pas.

Ceci dit, je n'avais aucune idée de comment j'allais réussir. Stéphanie me connaissait ; j'étais son maire. Mais s'il s'avérait

qu'elle était réellement criblée de dettes, j'aurais du mal à lui faire cracher le fric qu'elle n'avait pas.

Nous sommes des gens civilisés ; je n'allais pas lui mettre le couteau sous la gorge.

Une qui n'a pas froid aux yeux

Justement, je devais lui parler d'un dossier dont elle s'occupait. En général, ça se passait par téléphone : elle rentrait souvent assez tard du travail et je ne voulais pas abuser de son temps personnel, même si elle en consacrait une importante partie à la commune.

Je l'appelai en fin d'après-midi dès le lendemain et lui demandai de passer me voir au sujet du fameux dossier, à la mairie, à la fin de ma permanence bimensuelle. Elle me dit que c'était difficile, qu'elle ne serait pas à L. avant au moins 18 h 30 ce soir-là, mais j'insistai. Je devais travailler tard ; elle n'aurait qu'à passer à 19 heures. Elle céda. Je me dis que c'était un peu la prendre en traître mais, après tout, elle ne s'était pas montrée très correcte envers ma famille et je n'avais pas de scrupules à avoir.

Elle se présenta donc à mon bureau vers 19 h 15. Elle semblait un peu fatiguée, mais je la trouvai plutôt pimpante, joliment maquillée, ses cheveux bruns bien coiffés, et elle sentait la fine eau de toilette à plein nez. J'étais sûr qu'elle était repassée chez elle avant de venir me voir.

— Bonsoir, Louis.

— Bonsoir, Stéphanie. Ça va ? Tout va bien ?

— Oui, très bien... Monsieur le Maire, ajouta-t-elle en riant (c'était la façon habituelle de prendre nos fonctions à la plaisanterie).

J'abordai le dossier qui nous intéressait mais j'eus bien du mal à faire durer ça pour la forme, parce qu'hormis les trois-quatre questions que j'avais à lui poser, elle allait vite se demander pourquoi

il avait été nécessaire de nous voir pour ça. Aussi j'enchaînai rapidement :

— Sinon, Stéphanie, je voulais vous parler de quelque chose qui me soucie énormément.

— Oui, quoi donc ?

Son expression avait changé du tout au tout, et elle devait faire des efforts conséquents pour continuer à afficher un air serein.

— Je vais être franc avec vous. Mon frère m'a raconté il y a quelques jours que vous avez une dette très importante envers lui. Vous savez de quoi je veux parler ? Le buffet de votre vin d'honneur. Je veux bien imaginer que vous traversez peut-être avec votre mari une période difficile – enfin, je le suppose – mais laissez-moi vous dire qu'il en est de même pour mon frère et sa famille. Les temps sont durs, Stéphanie ; le commerce n'est pas bien florissant, et les gens comme mon frère ont de très grosses charges à supporter. Aussi, avant que je vous laisse la parole, je tiens à vous informer que pour le sortir de ce mauvais pas je lui ai payé moi-même ce que vous lui deviez, à charge pour moi maintenant de récupérer auprès de vous cette dette. C'est maintenant mon affaire. Je veux bien vous aider, trouver des solutions, mais vous savez comme moi que de nos jours on doit payer ses dettes, et d'autant plus quand on est un élu. On se doit de montrer l'exemple.

Et vlan ! Ça, c'était pour la leçon de morale et la mettre devant ses obligations. J'espérais bien que ça allait porter ses fruits. Je lui ai passé la parole. Elle est devenue très pâle. Elle balbutia :

— Euh... c'est à dire... Non, tout va bien, nous n'avons pas de problèmes financiers majeurs. Seulement voilà... Il y a eu comme un quiproquo avec mes parents et mes beaux-parents : ils nous avaient dit qu'ils prendraient ça en charge... et puis, une fois le mariage passé, ils ont prétendu que nous avions mal compris. Ils ont mis de l'argent sur la liste de mariage, et puis... enfin, quand il a été question de la note du traiteur... Enfin, ça s'est mal passé. Depuis, nous sommes brouillés. Nous ne nous parlons plus.

— Et avec les quatre ? Parents et beaux-parents ? Pour la même histoire ?

— Oui. Enfin, pour ça et pour d'autres choses...

— Et que comptez-vous faire à présent ? Il va bien falloir rembourser, même si ça peut être fait petit à petit.

— Oui. Enfin... voilà, je suis en négociation avec mes parents. Je leur ai expliqué la situation. Je leur ai demandé qu'ils me prêtent l'argent, tout simplement, parce que nous avions cette dette qui traînait...

— Ah bon ? Je croyais que vous ne vous parliez plus ?

— Si... enfin, non. Mais par courrier... enfin, par mails.

— Et... ?

— Eh bien, dit-elle en se redressant un peu, comme reprenant de l'assurance, j'ai bon espoir maintenant que ça aboutisse.

— Mais quand ça, Stéphanie ? Ça fait presque un an que cette histoire traîne...

— Oui, je sais, mais ça avance.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demandai-je d'un air sceptique, d'un air à qui on ne la fait pas.

— Eh bien, voilà : en fait, mon père est tout à fait braqué là-dessus et ne veut plus en parler. Mais ma mère – c'est avec ma mère que je corresponds en secret de mon père – je crois qu'elle va céder... bientôt. Enfin, elle me laisse entendre qu'elle serait d'accord pour me sortir de cette mauvaise passe.

— Oui... Enfin, pour l'heure – et depuis des mois – ce sont surtout mon frère et sa famille qui ont été dans cette mauvaise passe. Et d'après vous, ça aboutira quand ?

— Bientôt, bientôt... Enfin, j'espère... Euh... je veux dire qu'elle est à deux doigts de donner son accord.

— Et sans vouloir être indiscret ni me mêler de ce qui ne me regarde pas, votre mère peut sortir comme ça quatre mille euros sans que votre père ne s'en rende compte ?

— Oh, ma mère a de l'argent à elle. Oui, elle le peut.

— Et votre père ne s'en apercevra pas ?

— Ça, c'est leur affaire.

Je faillis répondre « Belle mentalité ! » mais je me contins.

— Bon, admettons. Vous savez, il n'y a pas de honte à être dans une situation difficile. Et vous savez que si vous êtes surendettée, il y existe des solutions. Sans aller jusqu'à déposer un dossier à la commission de surendettement, il est toujours possible de négocier certaines choses avec les banques, de demander à rééchelonner sa dette par exemple. Je ne vous parle évidemment pas des solutions de secours qu'on peut rechercher comme l'aide sociale, par exemple, car je pense que vous n'êtes pas dans une situation telle que celle-là. Vous gagnez correctement votre vie... enfin, je suppose.

— Oui, bien sûr. Ça va de ce côté-là.

— Vous êtes toujours assistante R.H. ?

— Euh... non. Je suis commerciale désormais. Et je travaille souvent de chez moi ; j'ai un accord avec mon employeur.

— Et ça marche bien ? Je veux dire, question rémunération.

— Oui. Enfin, ça dépend des mois... il y a une part variable... mais dans l'ensemble je m'en sors.

— Bon, écoutez, je ne tiens pas à vous en demander plus, je ne veux pas être indiscret. Mais je me permets de réitérer ma demande : est-ce que vous êtes très endettée ? Avez-vous besoin d'aide ?

— Non, non, je vous assure, nous n'avons quasiment aucun crédit – bon, un petit découvert à la banque tous les mois, mais bon, comme tout le monde – mais sinon ça va plutôt bien.

— Écoutez, Stéphanie, dis-je, montrant que j'avais décidé d'abréger cette conversation qui visiblement ne menait nulle part, si c'est ainsi, dans ce cas, je vais vous laisser un délai supplémentaire de deux mois pour me rembourser ce que vous deviez encore, il y a peu, à mon frère.

— Oui, d'accord, Louis. C'est très gentil à vous. Ne vous inquiétez pas ; vous pouvez me faire confiance : j'aurai les fonds avant ces deux mois, croyez-moi.

— Je vous crois, Stéphanie, c'est entendu.

⋆

Les semaines passèrent très vite, et je remarquai que durant cette période Stéphanie se faisait de plus en plus rare aux séances du Conseil Municipal. J'étais inquiet : je trouvais que ça n'augurait rien de bon. J'avais remarqué que son ventre s'arrondissait, et que manifestement elle était enceinte. J'aurais pu penser qu'elle avait été arrêtée pour un début de grossesse à problème, mais ce que je lui avais entendu dire à ses collègues du Conseil allaient plutôt dans le sens inverse : je l'avais entendue raconter que tout se passait merveilleusement bien, qu'elle n'était pas malade, qu'elle était ravie.

Ce n'était donc pas sa grossesse qui était responsable de ses absences.

Les deux dernières semaines avant la fin de l'expiration de l'ultimatum que je lui avais fixé, je ne la vis non seulement pas, mais elle ne répondit pas aux appels sur son portable. Je lui laissai un message mais elle ne me rappela même pas.

Deux mois s'étaient écoulés depuis notre petite conversation et je lui n'avais pas parlé une seule fois. Ce n'était plus seulement contrariant : ça commençait à m'énerver sérieusement !

Ainsi, elle commençait à se comporter comme les patients fourbes qui me laissaient une ardoise et dont je n'entendais plus parler. J'étais déçu ; je ne m'étais pas attendu à ça.

Je pensais de plus en plus au portrait que m'en avait fait ma belle-sœur. Pourtant, jamais elle ne s'était montrée arrogante, prétentieuse ou méprisante envers moi. Mais je n'aime ni le mensonge ni la lâcheté, et son comportement tenait de l'un comme de l'autre. Ce qui m'irritait plus encore, c'était son manque de sincérité envers

moi qui lui avais toujours fait confiance. Je n'étais bien sûr pas son ami, mais soit elle avait refusé ma main tendue par fierté, soit elle me menait en bateau : elle n'était dans ce cas qu'une jeune femme superficielle qui vivait au-dessus de ses moyens et profitait des autres ; bref, une manipulatrice.

Une partie de moi commençait à envisager cette option, mais l'autre partie n'y croyait pas, se refusait encore à la considérer ainsi, la prenait en pitié et voulait avec naïveté garder d'elle une image non manichéenne, c'est à dire l'image d'une jeune femme peut-être prisonnière d'une addiction aux achats compulsifs, par exemple, ou à un luxe dont elle n'avait pas les moyens, et qui ne savait pas sincèrement comment se sortir de ce piège.

Je laissai donc encore quelques jours passer, puis par une belle fin d'après-midi je débarquai chez elle à l'improviste. Elle habitait une petite résidence privée assez plaisante. Ça n'était pas chic, mais bien loin d'une résidence H.L.M.

Je rentrai derrière quelqu'un dans la cage d'escalier – ce qui m'évita de sonner à l'interphone – et montai à son appartement. Il était aux alentours de 17 heures. Je frappai. Elle était là et m'ouvrit. Elle pâlit dès qu'elle me vit. Je lui dis d'un air très froid :

— Bonjour, Stéphanie. Je peux entrer ?

— Eh bien, euh...

Je crus qu'elle allait me refuser l'entrée, prétextant je ne sais quoi ; mais voyant mon air renfrogné, elle enchaîna aussitôt :

— Oui, entrez.

Son visage prit une expression lasse. Son ventre avait pris encore de l'ampleur ; elle devait bien être enceinte de six mois à présent ; cela lui donnait un joli profil. Elle s'était légèrement arrondie et ça lui allait bien. Elle avait le teint frais.

Je commençai par lui demander si sa grossesse se passait bien, ce qu'elle me confirma, puis je n'allai pas par quatre chemins car je n'avais pas l'intention de tourner autour du pot ni de perdre mon temps.

— Bon, Stéphanie, je vous avais laissé un délai de deux mois. J'estime que c'était déjà généreux de ma part dans la mesure où cette dette – initialement envers mon frère – remonte maintenant à quasiment un an. Vous avez fait la morte, ne dites pas le contraire ; vous avez même séché le Conseil Municipal – je suppose pour éviter de me voir – et vous ne répondez pas à mes appels sur votre portable. Vous ne rappelez pas quand je vous laisse un message.

Je suis très inquiet, Stéphanie, inquiet pour vous, mais aussi pour notre collaboration. Et vous ne tenez pas vos engagements.

Elle me coupa :

— Oui, je sais, Louis. Mais pour l'argent, il y a eu un contre-temps...

— Ça suffit ! Arrêtez avec vos histoires. Vous n'avez pas l'argent ! Et votre mère (si cette histoire que vous m'avez racontée est bien vraie, ce dont je doute fortement) ne vous donnera pas cet argent, n'est-ce pas ? Ne prétendez pas autre chose !

— Non, dit-elle avec une très grande lassitude dans la voix et un air contrit, elle ne me donnera pas l'argent. Elle a refusé, elle ne peut pas...

— Bon, et alors ? Comment allez-vous faire pour me rembourser ce que vous me devez ?

— Je vais me débrouiller, Monsieur le maire, se ressaisit-elle soudain ; laissez-moi juste un mois.

— Un mois ? Et comment comptez-vous vous y prendre ? Alors qu'en deux mois... que dis-je, un an, vous n'avez pas trouvé moyen de payer votre dette, ni même une petite partie de celle-ci !

— Un mois, Louis, juste un mois ; je vous promets, je vais me débrouiller...

— Vous débrouiller ? C'est vague, ça... Avouez que vous n'avez pas la moindre idée de comment me rembourser.

— Mais si. Je vais faire un bon mois : je suis en train de décrocher des contrats pour ma boîte, je vais toucher de bonnes

commissions ; et puis je peux demander une avance sur salaire : ils sont plutôt cools, en général...

— Bon, admettons. Dans ce cas, vous pourriez au moins me signer maintenant – en gage de votre confiance dans votre mois à venir et de votre bonne volonté – un petit chèque, un début de remboursement. Au moins 150 € ; même 100 €.

— Oh non, Louis, je regrette, ce n'est vraiment pas possible, là, maintenant...

— Ah bon ? Et 50 € ?

— Ah non, je ne peux pas... gémit-elle en affectant de se tordre les mains, affichant une mine anxieuse, prenant l'air de quelqu'un qui regrette profondément.

— Bon. Écoutez, Stéphanie ; je regrette, mais je trouve que vous mettez vraiment de la mauvaise volonté. Vous me décevez beaucoup, et je trouve que vous avez trahi la confiance que j'ai mise en vous. Dans ces conditions, je vais être au regret de vous retirer la délégation que je vous avais confiée. Ce qui veut dire, comme vous le savez, que vous ne pourrez plus percevoir les indemnités de défraiement en rapport avec vos déplacements et autres correspondant aux petites missions que la mairie vous a confiées ces derniers mois.

Par ailleurs, si vous ne remettez plus les pieds aux réunions du Conseil Municipal, je pourrai vous faire démissionner d'office par le préfet, comme la loi m'y autorise, puisque cela fait plus de trois séances que vous manquez.

Là, je vis soudain son visage passer par plusieurs expressions successives : d'abord la stupeur, puis la terreur, puis la colère (je crus voir un instant dans ses yeux une lueur des plus mauvaises), puis un air implorant, un air de petit chiot misérable ; je crus même qu'elle allait se mettre à pleurer.

Mais au lieu de ça, elle se jeta soudain à genoux à mes pieds. Je n'en revenais pas !

— Oh, s'il vous plaît, Louis... Monsieur le maire, Docteur ! Je sais que vous êtes un homme bon. Je sais bien que je n'ai pas assuré, que je ne me suis pas bien comportée, mais laissez-moi une chance, s'il vous plaît... Laissez-moi un mois, juste un mois, laissez-moi encore pendant un mois ma délégation ; je viendrai au Conseil Municipal, promis ! Je m'acquitterai de toutes les missions que vous me confierez, et je m'en acquitterai brillamment, je vous assure ; vous serez fière de moi. Monsieur le maire, s'il vous plaît...

Elle se foutait de ma gueule ! D'autant que lui confier des missions voulait dire qu'elle toucherait des frais alors que cela faisait presque trois mois que je ne lui avais rien remboursé, et pour cause : elle n'avait plus rien fait pour la mairie. J'avais vraiment l'impression qu'elle jouait un rôle, et que dans le même temps elle me prenait pour une bille.

Mais en attendant, elle était à genoux juste devant moi, et c'est moi qui la toisais, la dominais, la regardais avec mépris, un mépris que je ne pouvais plus dissimuler. En cet instant, j'avoue que pour la première fois, voir cette jolie brune aux yeux de braise à genoux et le visage à quelques centimètres de mon bas-ventre fit naître dans ma tête des idées coupables, des envies de soudard.

— Et en attendant, comment pourrais-je vous croire ? Comment vous accorder encore un sursis supplémentaire si vous ne me versez même pas un acompte... enfin, une avance... enfin, je veux dire, pas le moindre début de règlement de votre dette ?

Elle me regarda avec des yeux étranges, afficha un petit sourire que je ne lui connaissais pas, mi-sensuel mi-vicelard, et me dit avec un air de chatte :

— D'accord, Monsieur le maire ; je vais vous donner un acompte.

Et avant que j'aie eu le temps de réagir, elle m'avait ouvert la braguette, sorti ma queue, et avec une bouche s'arrondissant de façon obscène elle engloutit mon gland qu'elle se mit à sucer doucement et d'une façon qu'on ne m'avait jamais prodiguée.

Je fus surpris, et ma première réaction fut de protester vivement :

— Non, Stéphanie, non ! Qu'est-ce que vous faites ?

Elle continua quelques secondes, ses jolies petites mains tenant ma bite avec ses doigts délicats aux ongles joliment vernis de rouge, puis elle cessa le temps de me dire :

— Je ne peux pas vous faire un chèque, Louis, alors laissez-moi vous donner cette petite gratification en nature. Je paie avec ce que je peux...

Vaincu, ne trouvant pas la force de protester alors que son attitude avait fait naître en moi des désirs sordides, je m'abandonnai à ses caresses buccales.

Il est vrai qu'étant divorcé depuis presque cinq ans et n'ayant eu depuis des relations sexuelles qu'à de rares occasions – des coups vite faits et plutôt médiocres et décevants – ma libido ne se contentait que de la veuve Poignet qui, si elle a le mérite de vider le trop-plein quand il faut, ne remplace ni la bouche d'une femme, ni sa chatte, ni ses bras...

C'est qu'elle s'y prenait vraiment bien ! C'était vraiment une suceuse hors pair. Et bien que n'étant ni un grand fan de cette gâterie ni un grand connaisseur en raison de mon expérience limitée en la matière, je crois être objectif en disant qu'elle était super douée. Elle savait sucer ; elle semblait avoir autant d'expérience qu'une pute, et en plus elle aimait manifestement ça !

C'est vrai que je ne connaissais rien de son passé, et j'ignorais combien elle avait pu avoir de partenaires avant son mari, comme d'ailleurs ce que pouvaient être les mœurs de ce petit couple. À la campagne, il est difficile de se cacher, et beaucoup de choses finissent inévitablement par se savoir ; mais il y a toujours moyen d'être discret, voire d'aller en ville pour que sa vie sexuelle reste parfaitement invisible aux yeux des voisins et des commères aux aguets.

Et je me montrais plutôt, bien malgré moi, encore naïf avec les femmes.

Ma queue se raidit très vite, prenant de plus en plus de place dans sa bouche, ce qui eut l'avantage de lui donner encore plus de possibilités de me montrer toute l'étendue de son talent : avec ses deux fines et jolies mains, elle me branlait lentement tandis que ses lèvres glissaient sur la hampe en de longs allers-retours. Quant à sa langue – nom de Dieu ! – la diablesse savait excellemment en jouer !

Je commençais à décoller, à grimper aux rideaux. Mes deux mains lui tenaient la tête de plus en plus fermement et je ne résistai pas à l'instinct de mes reins pour commencer à lui baiser la bouche en de longs mouvements souples, parfaitement coordonnés aux mouvements de son cou.

Elle me suçait parfois exclusivement le gland comme une vraie salope, me tétant, me pompant, les joues creuses comme si elle voulait me vider de toute ma substance, de s'abreuver à ma source et me prendre toute mon énergie vitale.

Je sentis mon plaisir monter rapidement, vite – trop vite – d'autant que la jeune dame n'avait, j'imagine, pas l'intention de s'éterniser, mais plutôt envie de se débarrasser de moi rapidement, autant d'ailleurs pour que je m'en aille au plus vite que par fierté, fierté des femmes ravies du pouvoir qu'elles ont sur les hommes.

Je sentais que je n'allais pas tarder à partir et qu'elle n'avait pas l'intention d'arrêter pour me finir avec sa main : elle était donc prête à tout recevoir dans sa bouche. J'ignorais si elle avait décidé d'avaler ou de recracher, mais telle qu'elle était partie, j'aurais plutôt misé sur la première option.

Néanmoins, ressentant des envies de me venger d'elle, envies de l'humilier, ou en tout cas de ne pas la laisser faire ce qu'elle avait décidé, je lui dis avec autorité :

— Arrêtez, Stéphanie !

Je repoussai sa tête en arrière assez fortement pour qu'elle ne puisse résister.

— Je veux éjaculer en plein sur votre petite gueule. Je pense que vous avez mérité au moins ça !

Elle me lança un regard noir, presque méchant ; je compris qu'elle n'était pas du genre à se laisser faire malgré l'air de soumission qu'elle prenait quand ça l'arrangeait et qu'elle était bien quelqu'un qui prétendait le plus souvent rester maître du jeu.

Mais je ne lui laissai pas le choix.

J'attrapai ses cheveux bruns de ma main gauche et la maintins par sa tignasse. Mon poing retenait sa tête pour ne pas qu'elle puisse la reculer pour échapper aux premiers jets de foutre tandis que de ma main droite je me mis à me branler à une allure croissante, dirigeant bien ma pine comme une lance en direction de son visage tout en la regardant droit dans les yeux. Elle ne les baissa pas, soutenant avec fierté mon regard avec un air de défi, comme si le premier qui lâchait le regard de l'autre avait perdu.

Soudain ma jouissance arriva. Un premier jet puissant et copieux lui atterrit sur le haut du nez et le front, le second sur l'œil gauche et sa paupière maquillée, le troisième déjà plus faible en plein sur la bouche, et les suivants en perte de vitesse tombèrent sur sa joue.

Consciencieusement, j'essuyai ma bite qui continuait à couler sur tout son visage, ses joues, son menton, en lui manipulant la tête par les cheveux. Elle avait un air écœuré, mais surtout méprisant et haineux.

On pouvait objectivement conclure de cette scène que c'est moi qui l'avais utilisée, et non pas elle qui m'avait offert une gratification.

Pour finir, j'essuyai consciencieusement mes deux mains dans sa chevelure. Elle n'avait plus qu'à passer sous la douche et se faire un shampoing. Si elle croyait se tirer de cette séance en buvant un Orangina... elle avait été eue !

Je remballai ma queue, laissant ma débitrice à genoux, le visage tout englué de ma semence nacrée, et tournai les talons avant même qu'elle ne se fût relevée.

— Allez, au revoir Stéphanie. Et n'oubliez pas : un mois... maximum ! Et d'ici là je vous verrai au Conseil Municipal. Sinon, vous savez... Vous êtes prévenue.

Je sortis et claquai la porte de son appartement.

Le contrat

Au cours des semaines qui suivirent, elle fut assidue aux séances du Conseil Municipal. Je ne lui avais pas retiré sa délégation car j'aurais dû l'annoncer au Conseil et en expliquer la raison : c'eût été gênant. Mais étant donné que je ne lui confiais plus de missions, ça revenait quasiment au même.

Je me méfiais d'elle ; elle avait une attitude assez froide envers moi, néanmoins sans aucune manifestation d'hostilité. Je craignais d'elle le pire en me disant qu'elle aurait pu m'accuser de harcèlement sexuel. Sur ce plan-là, je n'avais toutefois rien à me reprocher puisque c'était elle qui m'avait sauté dessus pour essayer de m'amadouer ; et de toute façon, sans témoin, c'est toujours la parole de l'un contre celle de l'autre.

Cependant, je me disais qu'il ne valait mieux pas que ça s'éternise. Aussi je laissai filer le mois de délai que je lui avais accordé. J'attendais qu'elle vienne vers moi, qu'elle me dise si elle avait trouvé une solution financière ou pas, mais rien n'arriva avant l'expiration de l'ultimatum.

À la fin du dernier Conseil, je vis qu'elle traînait, manifestement pas pressée de partir. Tous avaient pris congé et quitté la salle. Nous n'étions plus que tous les deux ; elle bricolait je ne sais quoi dans son agenda. J'attendis.

Finalement, elle leva les yeux vers moi.

— Oui ? Vous vouliez me parler, Stéphanie ?

— Oui, Monsieur le maire, dit-elle d'une voix blanche. Mais fermons d'abord la porte.

— OK.

Elle alla fermer cette unique porte.

— Eh bien, je suppose que vous voulez me parler de votre dette, me dire que vous avez trouvé une solution ?

Elle s'approcha en louvoyant, un peu comme une chatte sur un toit brûlant, d'un pas félin mais mal assuré.

— Voilà, Louis, en effet. Je n'ai pas pu obtenir d'avance sur salaire ; le mois n'a pas été terrible, et je n'ai pas touché les commissions que j'espérais.

— Votre employeur vous a refusé cette avance : c'est donc qu'il est certain que le mois prochain ne sera pas mieux. Les affaires ne marchent donc pas.

— Oui, en effet. Je n'ai pas de solution financière à vous proposer ; mes finances ne sont pas reluisantes, mais j'ai besoin de cette délégation. J'ai besoin de regagner votre confiance, de continuer à effectuer des missions pour la mairie. Pour les indemnités et pour... enfin... c'est important pour moi. Vous avez vu que j'ai été assidue depuis un mois : je suis venue à toutes les séances.

— Oui, oui, je le reconnais ; il ne serait pas très glorieux pour le Conseil d'apprendre que l'une de ses membres ne tient pas ses engagements, et surtout ne paie pas ses dettes.

— Oui, je le sais bien...

— Oui, et alors ?

— Alors j'ai pensé... Je sais que vous êtes un homme seul, et la façon dont vous avez... hum... réagi... je veux dire physiquement la dernière fois me fait dire que ce petit « traitement » de ma part, de temps en temps, vous ferait sans doute le plus grand bien. Aussi, si vous y consentiez... si, de temps en temps – tout en s'assurant de votre parfaite discrétion, bien entendu – à ce que je vous prodigue ce genre de... enfin, de soin... vous pourriez finir par effacer ma dette... Disons, au bout d'un an ? Qu'en pensez-vous, Louis ?

Déjà elle s'approchait comme une louve, prête à se jeter sur sa proie.

— Écoutez, dis-je pour interrompre son approche, sans que je veuille mettre en doute vos capacités ni la qualité de vos charmes, de votre jeunesse et de votre beauté, vous comprendrez aisément que 4 000 €, c'est une somme. Et je vais vous dire, si on se fie à ce que je sais des tarifs des call-girls les plus belles et les plus réputées (désolé de faire cette comparaison triviale, Stéphanie, mais si on en est là, autant appeler un chat un chat), pour vous qui n'êtes pas une professionnelle, il va falloir vous donner du mal pour m'en donner pour 4 000 €, n'est-ce pas ?

— Euh... oui.

— Aussi, si je laisse de côté la période où vous serez « indisponible » après votre accouchement, et si je suis d'accord pour une période d'un an, vous comprendrez que pour cette somme je ne vais pas pouvoir me contenter d'une petite pipe – même si vous êtes très douée – de temps en temps : je vais me permettre d'avoir des exigences.

— Oui, je comprends, Monsieur le maire. Vous pourrez user de moi de toutes les façons qu'il vous plaira ; j'étais prête à vous l'accorder.

Commençant à me tripoter le col, elle me déclara sur un ton qu'elle voulait sensuel :

— Vous allez voir, vous n'allez pas le regretter...

— Je vous crois, Stéphanie. Mais pas ici, et pas maintenant. Gardez votre énergie, vos charmes et vos talents pour plus tard.

Elle me regarda avec un air étonné. Elle savait bien que je n'étais pas un jeune mâle fougueux et pressé, mais elle commençait à se demander ce que j'avais prévu (parce qu'elle avait bien compris que j'avais déjà échafaudé quelque chose et que j'y avais réfléchi).

— Ah bon, alors quand ?

— Venez me revoir ici jeudi, à la fin de ma permanence, pour discuter des petites modalités.

— Bon, d'accord.

Elle semblait soudain un peu dépitée, mais aussi inquiète. Je la sentais désireuse de poser des questions afin de lever le voile de mystère que je venais de faire naître, mais elle n'osa pas chercher à en savoir plus. Elle ramassa ses affaires et prit congé.

— Au revoir, Louis. À jeudi.

— À jeudi.

⋆

Le jeudi, elle se présenta à l'heure convenue. À cette heure, en effet, j'avais fini de recevoir les rares administrés qui étaient venus me rencontrer, et le secrétaire de mairie était parti depuis plus d'une demi-heure.

— Entrez, Stéphanie, je vous en prie. Et fermez la porte derrière vous. La permanence est terminée.

Elle s'exécuta.

— Venez donc vous asseoir ici, à côté de moi ; nous devons parler de ce que nous avons convenu.

— Entendu, Monsieur le maire.

Je la trouvai très en beauté, et elle avait l'air détendu. Elle portait un pantalon d'un tissu plutôt élastique qui moulait bien ses légères formes, des bottes – qui ressemblaient à des bottes d'équitation mais n'en étaient pas – et un chemisier élégant que repoussait son ventre arrondi. Elle était maquillée discrètement et avec goût, fidèle à son habitude.

Elle prit place à ma droite.

— Voilà, Stéphanie. Dans un premier temps, je vous ai préparé un contrat. Oui, je sais, ça va vous étonner : ce n'est évidemment pas un contrat officiel, mais un contrat moral, unilatéral, qui n'a pour but que de sceller l'engagement que vous avez pris envers moi. Vous allez le lire, puis le signer. Naturellement, il n'y en a qu'un seul exemplaire, et c'est moi qui vais le conserver.

J'avais en effet eu le temps de réfléchir depuis la première fois où elle m'avait payé en nature, et il ne fallait pas qu'elle me prenne

pour un idiot : j'étais arrivé à la conclusion que pour ne pas me faire avoir, pour ne pas prendre le risque que ce genre d'arrangement se retourne contre moi, je devais prendre des garanties.

Elle me regarda avec stupeur, contemplant tantôt la feuille de papier, tantôt mon visage. Visiblement, elle ne s'attendait pas à ça.

— Je vous laisse le lire, Stéphanie, allez.

Elle prit donc la feuille entre ses doigts et se mit à lire.

Le contrat était ainsi libellé :

Je, soussignée, Stéphanie Delorme, reconnais par la présente devoir à M. Louis Y. la somme de 3 954 €, somme que je devais à son frère M. Charles Y, charcutier-traiteur à F. pour le buffet du vin d'honneur de mon mariage le 20 juin 2..., dette que M. Louis Y. lui a rachetée.
N'ayant pu rembourser cette dette, je m'engage à la payer à M. Louis Y. en nature, sous forme de faveurs sexuelles à sa convenance. Dans l'éventualité où j'essaierais de me soustraire à cet engagement, j'en assumerais toutes les conséquences.
Je certifie par ailleurs être à l'origine de cette proposition, et ne pas signer ce contrat moral sous le chantage ou la contrainte.

Fait à L. le 5 juin 2...

Quand elle eut terminé, elle me regarda, interdite, comme attendant de ma part des explications.

— Que comptez-vous en faire ? demanda-t-elle d'une voix blanche. Il n'y a que moi qui signe. Si je le signe et vous le donne, qu'est-ce qui me garantit que vous n'allez pas en faire usage ?

— Usage ? Quel usage voudriez-vous que j'en fasse ?

Elle me coupa :

— L'envoyer à mon mari, par exemple ; en faire part au Conseil Municipal, le rendre public...

— Réfléchissez, Stéphanie : même si je ne signe pas au bas de ce contrat, s'il était rendu public, je serais autant éclaboussé par le scandale que vous. Et j'aurais des ennuis avec votre mari également, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr... Alors, pourquoi faire ce contrat ?

— Vous savez, ma jeune amie, combien sont devenues courantes de nos jours les plaintes, procédures et procès pour harcèlement sexuel ? Je ne voudrais pas, après que vous m'ayez « payé » votre dette en nature, que vous puissiez m'accuser publiquement et devant la justice d'avoir abusé de mon pouvoir et de ma position pour obtenir de vous que vous m'offriez vos charmes... dis-je en souriant.

— C'est pourtant un peu ce que vous avez fait en me menaçant de me retirer ma délégation, Monsieur le maire... répondit-elle avec un sourire ironique et légèrement mauvais.

— Ce n'était pas du chantage sexuel, ma belle : je ne vous ai pas menacée à ce moment-là de vous retirer votre délégation si vous ne me remboursiez pas votre dette – ou au moins une partie de celle-ci – mais j'étais sur le point de vous la retirer ; et c'est vous qui m'avez amadoué avec votre pipe en me donnant un « acompte », je vous le rappelle. Vous êtes un petit démon de perversité, ma petite chérie, et vous avez le don de travestir les faits et de raconter une version qui vous arrange Et vous êtes douée pour essayer de me faire oublier que c'est vous qui avez une grosse dette envers moi, et pas l'inverse ! Voilà donc une bonne raison pour que je prenne des précautions, et ce contrat est bien pour moi mon contrat d'assurance : vous venez de m'en faire la démonstration.

Elle me regarda, vaincue, à court d'arguments.

— Si vous avez bien compris ce contrat, qui est très simple, signez !

Elle hésita quelques instants tandis que je la fixais avec un regard noir et sévère sans la lâcher des yeux. Troublée désormais, les doigts presque tremblants, se sentant acculée dans un piège

qu'elle avait elle-même construit et qui se refermait sur elle, elle prit le stylo et signa au bas de la page.

— De toute façon, marmonna-t-elle tout en essayant de garder une contenance, ce contrat n'a aucune valeur, ce n'est qu'un bout de papier.

— J'en conviens, ma chère Stéphanie. C'est pourquoi nous n'allons pas le signer devant notaire ni l'enregistrer au greffe du tribunal. Mais désormais il est à moi, dis-je en m'en saisissant et en le rangeant dans ma serviette (j'avais en fait l'intention de le ranger dans un tiroir de mon bureau fermant à clef, ici, en mairie, et surtout pas chez moi), et vous aussi, un petit peu... ajoutai-je en la regardant avec un sourire vicieux.

Pour peu, je m'en serais léché les babines.

— Et puis un contrat, c'est avant tout une question de bonne foi et de confiance mutuelle, n'est-ce pas, ma chère Stéphanie ? lui demandai-je non sans ironie.

Je ne voulus pas enfoncer le clou en ajoutant que, question bonne foi, elle en manquait légèrement et que, question confiance, elle avait jusque-là un peu trahi la mienne ; ce n'était pas nécessaire : je pense que le message subliminal était passé.

— Oui, Monsieur le maire, répondit-elle avec un air résigné.

— Bon. Pour les modalités pratiques, si nous passions au concret ? Il est indiqué, dans le contrat que vous venez de signer, « à sa convenance » ; c'est à dire, pour être précis, « à la mienne ». Donc, nous allons fixer ici et maintenant le jour et l'heure où vous allez commencer à me rembourser. Quant au lieu, ce sera chez vous (comme la première fois, du reste). Quand êtes-vous libre ? Personnellement, j'ai mon jour de repos le jeudi, comme aujourd'hui. Vous pourrez être disponible ?

— Disons... oui. En début d'après-midi, je pourrai être chez moi.

— Très bien. Donc, jeudi la semaine prochaine, c'est parfait. Pour ce qui est du concret, je tiens à vous dire, Stéphanie, qu'à

mon âge on a envie de choses qui sortent un peu de l'ordinaire. Je ne vais pas me contenter d'une séance de baise à la va-vite : j'ai quelques petits caprices, quelques exigences.

— Lesquels ? demanda-t-elle, inquiète.

— Eh bien, pour tout dire, étant donné que vous allez m'offrir votre corps de façon adultère, je trouverais tout à fait excitant que vous me receviez la semaine prochaine revêtue de votre robe de mariée comme le jour où je vous ai mariée (tout en pensant en disant cela « Comme le jour où vous l'avez mis à l'envers à mon frère et à ma belle-sœur... ») ; cela mettrait beaucoup de piquant et m'émoustillerait beaucoup.

— Oh, Monsieur le maire...

— Elle était très élégante et très sexy. Ah, et puis pour ce qui est des dessous, je ne sais pas ce que vous portiez le jour de votre mariage, mais étant donné que je n'aime pas les strings, je vous laisse le choix : ce sera soit cul nu avec des *Dim-up* blancs, soit en collant porte-jarretelles. Blanc, bien entendu. Et vos ravissants escarpins blancs vernis. Si vous ne les avez plus, vous en rachèterez.

— Je les ai toujours, Monsieur le maire.

— Eh bien, c'est parfait ! Rien d'autre ?

— Euh, non. Enfin, si...

— Quoi donc, Stéphanie ?

— Je veux bien tout ce que vous voudrez, Louis, mais avec des préservatifs ; ce n'est pas que je n'ai pas confiance, mais je tiens à me protéger, surtout que je suis enceinte.

— Naturellement ; ça allait de soi. Je les apporterai.

— Très bien.

— Eh bien, si tout est réglé, je vous libère et vous dis à jeudi, Stéphanie. À 14 heures. Soyez prête : je serai ponctuel.

— Pas de problème, Monsieur le maire. Je serai prête et... disponible.

— Hum... j'en salive déjà, Stéphanie !

À mon étonnement, elle me serra la main avant de me quitter.

— Au revoir, Monsieur le maire.
— Au revoir, Stéphanie.

Stéphanie paie l'addition

Le jour convenu, à quatorze heures tapantes, je sonnai chez elle puis j'entrai directement. Elle m'avait en effet envoyé un texto dix minutes avant pour me prévenir que la porte serait ouverte. J'imaginais bien qu'elle n'avait pas envie de se montrer à la porte de chez elle en robe de mariée !

Je me rendis dans son séjour où je la trouvai qui m'attendait.

— Bonjour, Monsieur le maire.

— Bonjour, Stéphanie. Vous êtes vraiment ravissante, resplendissante !

— Merci, Monsieur le maire. C'est normal, je vous dois bien ça. J'ai juste dû reprendre ma robe pour faire de la place pour mon ventre ; heureusement que je suis douée en couture ! gloussa-t-elle.

— Et cela vous va à ravir ! J'ai toujours trouvé les femmes enceintes délicieusement belles, et tellement bandantes...

— Merci. Aujourd'hui, c'est la jeune mariée qui se donne à vous... et je serai toute à vous.

— Humm... Vous êtes si sexy, si désirable... Allons dans votre chambre si vous le voulez bien.

— Comme il vous plaira... tout ce qu'il vous plaira.

Je la suivis et nous gravîmes les marches qui montaient à sa chambre. Elle devait, ce faisant, retrousser légèrement sa robe, dévoilant le bas de ses jambes, et le froufroutement du tissu me faisait un effet bœuf. De plus, la suivant de près, je trouvai que son bassin avait pris un peu d'ampleur, ce qui n'était pas pour me

déplaire (auparavant, je l'avais toujours trouvée trop mince, avec un cul un peu petit).

Sa grossesse lui donnait quelques formes qui ne la rendaient que plus « intéressante » ; un peu pulpeuse, sans aucun embonpoint. Elle ne ressemblait pas à ces femmes en fin de grossesse que je voyais parfois dans mon cabinet et qui ressemblaient à de grosses poules grasses couvant leur œuf, poules que j'aurais bien – il faut l'avouer – culbutées quand même, et farcies !

Pour moi, le must en terme de puissance d'excitation sexuelle, c'est quand le fessier plantureux de la femme enceinte reste plus large que son ventre devenu ovoïde.

Une fois arrivée dans sa chambre, elle se retourna vers moi avec un petit sourire, une moue délicieuse, interrogative, qui attendait mes consignes.

Ne souhaitant pas perdre de temps ni la faire languir, je lui intimai immédiatement, d'un ton sans appel :

— À quatre pattes, Stéphanie ! Par terre, la tête tournée vers le mur.

Naturellement, elle ne discuta pas. Mais la manœuvre fut un peu compliquée à cause de la longueur de la robe. Je la vis donc d'abord s'agenouiller en me tournant le dos, puis se pencher en avant, et elle s'appuya lentement et délicieusement sur ses avant-bras gainés de soie blanche.

Je n'eus pas besoin de lui demander de se cambrer et de creuser les reins : elle s'était installée en me présentant sa croupe encore empaquetée dans mon emballage-cadeau que représentait cette robe-fourreau seyante, bien offerte, bien tendue vers moi, et ses jambes étaient dans un écartement commode. Seuls dépassaient du tissu froncé ses fines chevilles gainées de nylon pâle et ses escarpins blancs et brillants.

Je sortis discrètement mon appareil photo compact de ma poche, que j'avais réglé en mode silencieux, et pris rapidement et furtivement un premier cliché. Ce tableau en valait vraiment la

peine. Puis je m'approchai, me penchai, et commençai à caresser la seule partie découverte par la robe et l'escarpin : le dos du pied, la cheville douce. Mes doigts crissèrent sur le nylon.

J'avais le cœur qui battait. J'avais l'impression d'être un marié à qui l'on vient d'offrir un joli corps féminin, encore pur et encore vierge, dont il vient de prendre livraison et qu'il va posséder dans un court instant, celui d'une quasi-inconnue en la personne d'une fraîche jeune femme qu'on lui a donnée comme épouse.

J'avais également l'impression d'être un ignoble usurpateur, un invité pervers qui allait ravir la primeur et la fraîcheur de la toute jeune épousée à son légitime et tout récent mari, qui allait prendre son pucelage à sa place, et cette imminente profanation avait le goût délicieux de la dépravation la plus éhontée... Bref, tout une série de vieux fantasmes vicieux qui passaient en enfilade dans ma tête d'homme mûr.

Alors, lentement, je pris l'arrière de la robe entre mes doigts et commençai à la remonter délicatement, dévoilant tout d'abord les mollets ronds, puis les genoux, puis le bas des cuisses, tout ceci du même blanc opaque et nacré.

Je m'arrêtai une seconde, le sang martelant mes tempes, puis je tirai un peu plus vers le haut et je vis apparaître la peau nue du haut des cuisses, au-dessus d'une jarretière... Elle avait mis des bas autofixants !

Ne m'arrêtant plus, je levai et remontai encore le tissu, et alors m'apparut le plus beau des spectacles : une pêche bien fendue et d'un beau volume, surmontant un petit abricot. La petite salope n'avait pas mis de culotte !

Je m'agenouillai devant cet objet de culte et me mis à caresser passionnément et de mes deux mains ces belles fesses oblongues et jumelles. Que d'harmonie, que de beauté, que de douceur sous mes paumes... Mes mains descendirent jusqu'en haut des cuisses, s'égarèrent dans le sillon séparant ces belles demi-lunes déployées et bien épanouies. Il commençait à me venir des idées criminelles !

Du bout des doigts j'effleurai la petite tirelire aux rebords charnus qui la refermaient, en insistant de plus en plus. Je finis par les écarter de mes pouces : un délicieux coquillage rose pâle apparut. J'y plongeai le bout de mes doigts avec délectation pour m'apercevoir qu'il était tout humide de rosée : cette petite garce, dans sa tenue d'ingénue, avait l'air d'apprécier le jeu puisqu'elle commençait à mouiller d'un désir honteux et coupable !

Je commençai à caresser les muqueuses intimes de cette petite salope, à entrouvrir les fines lèvres vulvaires de sa chatte, douce comme une fleur de satin. Elle se mit à soupirer, à gémir légèrement : elle avait l'air d'aimer le traitement. Puis, délicatement, je fis pénétrer deux doigts en elle et me mis à la branler doucement : elle était brûlante et toute humide de sève. Elle était en train de me payer sa dette, mais je me demandais qui se faisait payer en nature !

Je retirai mes doigts et les lui mis devant le visage.

— Regardez dans quel état vous êtes, Stéphanie... Vous êtes vraiment une petite chienne ; je ne vous aurais pas crue comme ça !

Ses yeux brillaient en regardant avec un air des plus troubles mes deux doigts tout luisants de sa sève.

— Sucez-les, Stéphanie, goûtez à votre propre mouille. Montrez-moi quelle petite salope vous êtes !

Elle ne se fit pas prier, et sans hésiter elle aspira mes deux doigts et les suça en de longs allers-retours tout en me fixant très vicieusement dans les yeux. Elle s'attendait certainement à ce que je sorte ma queue et que je la lui fourre dans la bouche pour remplacer ceux-là, mais je fis le tour de son corps et retournai à son cul charmant.

Je sortis un tube de gel lubrifiant de ma poche et commençai à lui enduire toute la raie de ses fesses, insistant bien sur la petite rosette. Elle frissonna sous le contact froid du fluide.

— Eh oui, ma petite Stéphanie... ponctuai-je l'opération, vous ne pensiez quand même pas que vous alliez vous en tirer à si bon

compte ? Pour le prix que vous avez à me payer, je ne vais pas me contenter de votre bouche et de votre chatte : votre cul aussi va y passer ! Vous avez signé : je vais vous prendre les trois orifices.

Elle ne protesta pas, soumise, acceptant le sort que j'avais prévu de lui réserver.

— Et puis, ajoutai-je, je n'ai encore jamais enculé une femme enceinte de sept mois. Ça va être une vraie fête !

Mes doigts se firent de plus en plus insistants en passant sur sa petite rosette froncée, puis lentement, le bout de mon majeur déprima le petit anneau culier et s'y enfonça doucement. Il ne rencontra aucune résistance. L'anus se referma sur mon doigt, le serrant comme une bague.

Lentement mes phalanges progressèrent dans le petit nid douillet, faisant d'abord des allées et venues pour assouplir le tonique orifice jusqu'à ce que ma main arrive finalement en butée contre ses fesses.

J'introduisis un deuxième doigt, dilatant davantage l'anneau, et la jeune femme émit une petite plainte étouffée. Je prenais possession de son cul, commençant à l'ouvrir, à l'élargir un peu plus. Sans perdre de temps, je pris dans mon sac le plug de bonne taille qui s'y trouvait et annonçai à Stéphanie :

— Je vais préparer votre cul comme il se doit, ma belle Stéphanie : je vais vous garnir.

Et sans autre forme de procès je présentai le bout arrondi du plug qui, prenant la place que venaient d'occuper mes doigts, s'enfonça lentement dans ses entrailles. Je vis son visage – elle avait tourné la tête vers moi – se crisper en une petite grimace, ses lèvres se pincer, mais le plug glissa en elle sans effort jusqu'à se bloquer grâce au cran prévu à cet effet.

La laissant toujours le cul à l'air (et désormais orné en son centre par l'objet qui dilatait son petit anneau), je retournai à sa tête. Je la saisis par les cheveux pour qu'elle se relève sur les genoux, et tandis que je la maintenais ainsi de la main droite, ma main gauche dégrafa ma ceinture, me déboutonna, abaissa mon

boxer et sortit ma queue bien raide et bien bandée. Je lui présentai le membre qu'elle connaissait déjà et lui ordonnai :

— Allez, lèche, petite salope ! Lèche-la bien du bas jusqu'en haut, et sans te servir de tes mains !

Elle obéit avec zèle, et en sortant bien sa langue elle se mit à me lécher avec application, comme s'il s'agissait d'un esquimau glacé. Je la laissai procéder ainsi pendant une demi-minute, puis lui intimai :

— Ne bouge pas, reste comme ça.

J'enlevai mon pantalon pour être plus à l'aise et pris un objet dans mon sac. Elle me vit reprendre ma place avec un collier de cuir à la main.

— Un collier de chien... Enfin, pour être plus précis, un collier de chienne ! Un collier spécial soumise.

Je refermai le collier sur son cou, prenant soin de ne pas trop le serrer, mais en l'ajustant bien.

— La prochaine fois, je viendrai avec un collier-étrangleur, de ceux qu'on utilise pour les chiennes les plus récalcitrantes. Tu verras et découvriras comme c'est jouissif pour une femelle de se faire enculer en se faisant lentement et doucement étrangler...

Elle leva vers moi un regard étrange où je crus voir de l'inquiétude, de l'humiliation, mais aussi une ombre de dépit.

— Allez, ouvre la bouche, petite salope : je vais baiser ta bouche de petite pute. Mais n'oublie pas de sucer comme il faut !

Ses lèvres se refermèrent sur ma hampe. L'attrapant d'une main par le collier et de l'autre par la tête, je me mis à faire des va-et-vient, mes reins oscillant d'avant en arrière, et je baisai la bouche divine et sensuelle de la mariée.

L'amplitude de mes mouvements augmenta rapidement pour être au maximum ; je butais au fond de sa gorge avec des gargouillis insolites, lui arrachant des haut-le-cœur par moments sans qu'elle tente néanmoins de se dérober à cette gorge profonde forcée.

Elle ne se débrouillait pas mal ; et si c'était sa première fois, je dois avouer qu'elle apprenait vite et bien.

Elle m'excitait en diable ! Son rimmel coulait sur ses joues, et j'imaginais déjà le moment où j'allais m'enfoncer dans son cul... Je me mis à baiser sa petite gueule de salope à un rythme soutenu, mes deux mains bloquant l'arrière de sa tête, besognant cette jeune femelle comme un malade ; après tout, elle n'avait que ce qu'elle méritait !

J'aurais bien pris un cliché à ce moment-là, mais elle s'en serait aperçu et n'aurait sans doute pas été d'accord.

Finalement, j'abandonnai sa bouche à regret, mais pour une meilleure cause encore.

— Remets-toi à quatre pattes, petite pute ! lui ordonnai-je en lâchant sa tête.

Elle me lança un regard mauvais mais s'exécuta sans discuter. J'avais l'impression qu'elle n'appréciait pas la façon avec laquelle je m'adressais à elle. J'étais emporté par mon excitation, jouissant intérieurement de la traiter comme un objet sexuel en lui faisant payer la façon dont elle s'était comportée avec ma famille puis avec moi en ne payant pas sa dette et en nous menant en bateau.

Je me replaçai derrière elle. Un nouvel ordre tomba :

Redresse ton cou de putain, que je le voie bien serré par le collier de cuir ! Et cambre-toi bien, creuse les reins, fais-moi ressortir ta croupe de salope enceinte !

Elle obéit aussitôt, ce qui me permit de prendre un nouveau cliché (on verrait bien ainsi le cou d'esclave et le cul bien tendu orné du plug coloré) puis je me penchai, et brutalement je lui descendis le haut de sa robe tout en commentant mon geste :

— Je vais te foutre tes nichons à l'air, petite catin ! Regarde-les, maintenant. Regarde de quoi ils ont l'air, pendouillant lamentablement... On dirait une grosse vache prête à être branchée à la trayeuse !

Ses seins que je découvrais pour la première fois étaient d'un beau volume, gonflés par son état de grossesse, et les aréoles étaient larges et brunes, comme des médailles. Je vis avec satisfaction que les tétons coulaient, et gouttaient même un peu : elle était donc sensible au traitement que je lui infligeais et, gagnée par l'excitation, elle ne pouvait dissimuler ses réactions physiologiques. Ainsi donc se cachaient en elle des fantasmes de soumise. Et si elle n'avait encore jamais été soumise par un homme (le sien ou d'autres avant lui), cette petite séance révélait en elle ce désir trouble et inassouvi jusqu'alors. Elle allait bientôt me remercier, la petite chienne !

Je me plaçai à genoux derrière elle, enfilai rapidement un préservatif, et sans perdre de temps en fioritures je plaçai mon gland tout gonflé entre les lèvres de son sexe. Je la saisis par les hanches et d'un coup ferme je la tirai sur moi pour l'empaler direct sur mon dard ! Elle poussa un « Aaah... » de satisfaction. Je me sentis buter contre son utérus et, mes mains fermement agrippées à ses hanches, je me mis à la besogner avec force : elle se mit immédiatement à gueuler comme une femelle en manque.

Sa chatte dégoulinait de mouille qui sortait à chaque coup de pine et m'aspergeait les cuisses.

Je sentais le gode-plug dans son rectum à travers la mince paroi séparant les deux conduits, ce qui devait décupler son plaisir en lui ébranlant tout son bas-ventre.

— Mmmmh, quelle bonne chienne ! On voit que votre grossesse ne vous ampute pas de votre libido. T'aimes ça, te faire baiser, hein ?

— Oh ouiii !

— Tiens, prends ça dans ta chatte ! Je te bourre, salope !

— Oh oui, baise-moi, baise-moi comme ça, baise-moi fort, j'aime ça... J'aiiiiime !

— On va voir si tu vas aimer le traitement que je vais t'infliger ensuite, petite chienne...

Là-dessus, je continuai à la fourrer à un rythme soutenu pendant une bonne minute, et avant qu'elle ait eu le temps de prendre son pied je déconnai et la laissai en plan. Je pris dans mon sac une laisse et refermai le mousqueton sur le petit anneau métallique de son collier puis, me saisissant de deux belles pinces à tétons reliées à une chaînette, je les plaçai sur chacun de ses délicats mamelons : elle poussa un cri quand les petites mâchoires mordirent la tendre extrémité du téton à peau brune si sensible.

J'avais fait en sorte que la chaînette passe par-dessus son dos : ainsi, je pouvais manœuvrer cette belle salope en la tenant par la laisse, ses longs cheveux, ou le bout de ses deux tétons. Pour tester l'efficacité du système, je me remis debout en face de sa tête, saisis la chaînette et me mis à la tirer vers le haut afin qu'elle se redresse : elle se mit à hurler !

— Eh bien, Stéphanie, vous devez comprendre rapidement ce qu'on attend de vous, même quand l'ordre n'est pas verbal...

Elle avait fini par se redresser, la bouche ouverte sous la douleur vive causée par les pinces qui étiraient ses tétons : j'y enfournai ma queue gonflée comme jamais et me mis à baiser sa bouche sans lâcher la chaînette et en la tenant par le collier. Elle suçait bien, avalant ses propres sécrétions intimes.

J'étais aux anges, contemplant cette belle salope toujours en bas, escarpins et longs gants, sa robe de mariée bouchonnée sur son gros ventre.

— Hummmm, quelle bonne petite pute...

Après m'être fait sucer quelques instants, je la lâchai brutalement et criai durement :

— À quatre pattes !

Elle se remit en position, maintenant bien conditionnée et ayant compris depuis un moment, je pense, que je ne la baiserais que dans cette position ou à genoux, étant donné qu'elle ne méritait pas autre chose.

— On va passer aux choses sérieuses maintenant, Stéphanie. Votre cul va y passer ; vous ne méritez que ça !

Et tout en me penchant sur sa croupe, je ponctuai mes propos par deux belles claques sur ses fesses, qui retentirent dans la chambre tant elles avaient été fortes et sèches. Stéphanie y répondit par un violent cri de surprise.

Je plongeai à nouveau deux doigts tout au fond de sa chatte, la branlant avec force, ce qui la fit gueuler son plaisir. Je m'arrêtai rapidement avant qu'elle ait eu le temps de jouir. Je retirai lentement le plug de son cul, laissant son anus bien ouvert et bâillant comme l'entrée d'un petit tunnel, obscène. Je remis une dose de gel sur mon gland puis l'enfonçai immédiatement dans la petite bouche ronde et noire avant qu'elle ne se referme, tout en restant accroupi. Je la pénétrai profondément.

Ma queue plongea dans ses entrailles qui se resserrèrent sur moi : elle était brûlante et délicieusement serrée.

En réponse, elle poussa des « Oohhh... Aahhh ! » angoissés.

— Humm, il est bon ton cul, ma petite Stéphanie... Un régal ! C'est délicieux de t'enculer.

Et sur ce je commençai à monter et descendre en rythme, plongeant à chaque fois jusqu'au tréfonds de ses intestins. Elle me faisait un effet monumental.

— Ah, que c'est bon ! Tu es brûlante comme l'enfer ! Et si serrée... Quel pied ! Je vais t'en mettre plein ton trou de balle... Tu vas en prendre plein ton cul, ma Stéphanie !

Et continuant de l'embrocher, je me mis à la pilonner en cadence. Elle était complètement affalée, le ventre sur un coussin qu'elle m'avait réclamé, et se prenait mes coups de boutoir en les ponctuant de râles saccadés. Elle essayait de s'agripper au sol, de s'y accrocher pour ne pas glisser, pour ne pas que je la promène à coups de pine sur tout le parquet de la chambre.

De mon côté, je la retenais par les cheveux et la laisse, comme une bonne chienne.

Elle encaissait bien, la salope. Et elle avait l'air d'apprécier le traitement, même si, objectivement, je lui défonçais le cul comme un malade ! Elle ponctuait mes coups de pine par des « Louis ! Louis ! Louis !... » Elle m'excitait comme un dingue, et mes mains lui pelotaient les fesses, les malaxaient, les pinçaient durement... d'autant qu'elle avait fait quelques réserves depuis le début de sa grossesse.

J'arrêtai soudain car je sentais mon plaisir monter, et je ne voulais pas jouir déjà ; par ailleurs, son corps donnait lui aussi des signes avant-coureurs de jouissance, et je n'étais pas décidé à ce qu'elle prenne son fade. Je me levai, et cette fois je pris un bandeau dans mon sac.

— Je vais te bander les yeux, ma salope. Tu seras encore plus bandante les yeux bandés, si je puis dire.

Je l'aveuglai avec la pièce d'étoffe noire, et la tenant fermement par les cheveux, j'essuyai en frottant sur son visage, sa bouche et son menton mon vit tout maculé de traces douteuses. Elle prit un air écœuré.

— Ne te plains pas, petite salope ! Si je voulais, je te la ferais sucer, ma queue que je viens de sortir de ton cul merdeux !

Les yeux masqués, elle ne put voir ainsi que je tenais dans la main droite un martinet à longues lanières. Je retirai ma capote et lui fourrai ma pine dans sa bouche, l'enfonçant tout au fond de sa jolie petite gueule en lui disant :

— T'inquiète pas, ma petite pute, j'ai retiré le caoutchouc... Vas-y, régale-toi, montre-moi l'étendue de tes talents de bouffeuse de queue ! Ah, t'as dû en bouffer des kilomètres de bites pour sucer comme ça... Une vraie putain !

Je fis quelques allers-retours entre ses lèvres, la maintenant par la chaînette qui étirait cruellement le bout de ses nichons, puis je la lâchai brutalement.

— À quatre pattes, putain ! Offre ton cul !

Elle s'attendait certainement à ce que je l'enfile à nouveau ou que je lui prenne encore sauvagement le cul, mais cette fois j'attrapai la laisse de la main gauche pour la retenir et empêcher toute velléité de fuite de sa part, et de la main droite j'abattis le martinet sur ses fesses. Elle hurla, surprise.

— Laisse-toi fouetter le cul, petite salope, sinon je t'attache ! Tu ne reçois que ce que tu as mérité ; et ne te plains pas : ce n'est qu'un banal martinet qui ne laissera aucune trace sur ta peau blanche et veloutée.

Elle ruait, se débattait comme une vraie chienne, mais les lanières, implacables et précises, cinglèrent ses douces fesses de jeune femme.

— J'en ai matées d'autres, moi, des jeunes pouliches de ton espèce ; je vais te dresser, chiennasse !

Elle poussait des petits cris mais avait finalement accepté son sort, se rendant compte sans doute que le traitement n'était pas très douloureux. Elle était surtout humiliée, et pleurnichait à moitié, gémissait sous les coups de martinet.

— Je remarque que tu préfères les coups de pine dans ton cul aux coups de martinet, hein, petite catin ! Mais voilà, tu t'es trompée sur mon sort. Et les petites péteuses de ton genre qui ne paient pas les professionnels et laissent des ardoises partout, elles ne méritent pas du plaisir. Voilà comment je les traite, petite pute !

Je me penchai et lui enlevai les pinces à seins. Elle hurla, tant la sensation de morsure était exacerbée sur les mamelons délicats et à fleur de peau d'une femme enceinte ; le sang devait revenir au bout de ses tétons en une brûlure pulsatile.

Je l'attrapai par les cheveux, la forçant à se redresser, et je me mis à lui asséner quelques cinglées bien appliquées sur ses gros nichons. Elle beugla, demanda grâce. Je n'insistai pas.

Je laissai tomber mon martinet et attrapai ces deux roploplos bien fermes, bien durs, bien globuleux, et les pressai comme un dingue, les malaxai comme si je voulais obtenir un jus de fruit

pressé. Avec satisfaction, je vis quelques gouttes translucides perler du bout des mamelons.

Elle se mit à geindre, à haleter. Je recueillis sur mes doigts les gouttes avant qu'elles ne tombent et les suçai goulûment, puis je lui enfonçai à nouveau ma pine toute raide dans sa petite gueule de catin mariée.

— Allez, suce-moi, salope !

Et tandis qu'elle me prenait en bouche et aspirait ma queue, je me remis à lui délivrer lentement et avec application, d'une force modérée, des coups de martinet sur les fesses. Elle poussait un gémissement après chaque claquement sec des lanières qui mordaient la chair de chacune de ses demi-lunes, mais n'ouvrait pas la bouche et, en bonne suceuse docile, continuait sa besogne.

Elle espérait sans doute me faire partir et mettre ainsi fin à sa séance, mais celle-ci n'était pas encore terminée. Je l'attrapai par la laisse.

— Allez, avance, petite pute ! Tu vas apprendre à te déplacer sur les genoux, comme une bonne petite salope, une petite pute domestique, une esclave sexuelle qui a bien compris quelle est sa place et son rôle !

Je lui fis faire quelques pas. Elle se déplaçait avec peine, d'abord parce qu'elle était toujours aveuglée par le bandeau qui ceignait ses yeux, mais aussi parce qu'elle était engoncée dans sa robe de mariée, bouchonnée et roulée au-dessus de son gros ventre qui prenait de la place et la déséquilibrait ; et puis, je ne suis pas sûr qu'elle savait marcher à genoux...

Elle buta contre quelque chose et ne dut pas comprendre. Ma belle-sœur Isabelle qui se tenait là, la jupe retroussée sur les reins et sans culotte, attira sa tête contre sa chatte et lui ordonna :

— Allez, bouffe-moi la chatte, salope ! Montre ce que tu sais faire !

Stéphanie, surprise tant par le contact des cuisses nues et un peu plantureuses d'Isabelle que par la voix féminine qui lui faisait

soudain prendre conscience qu'il y avait une troisième personne dans la chambre (sans savoir depuis combien de temps), eut une réaction un peu paniquée et tenta de se débattre.

Je la rappelai à l'ordre :

— Hé, tu as entendu ce qu'on t'ordonne ? Bouffe cette chatte ! Et ne te débats pas, sinon je t'attache les poignets dans le dos ! Ouvre la bouche, sors ta langue et lèche-moi cette vulve comme il faut !

Pour l'aider un peu, j'avais saisi ses cheveux et j'appuyai sa tête contre l'entrejambe de ma belle-sœur qui avait écarté ses cuisses largement et de façon obscène pour lui faciliter la tâche. Stéphanie n'eut d'autre choix que de sortir sa menteuse et, maladroitement, de commencer à faire reluire les muqueuses intimes de ma belle-sœur que je voyais pour la première fois.

Mon frère, trop honnête, n'avait pas été mis dans la confidence ; et même si je n'avais aucune intention d'avoir la moindre relation sexuelle avec sa femme (pas plus qu'elle, d'ailleurs), celle-ci avait mis sa pudeur de côté devant une pareille occasion. Elle se vengeait de la belle jeune femme qui avait tenté de la flouer et l'avait trop traitée avec mépris, comme une noble aurait traité une domestique.

Elle m'avait, derrière le dos de son frère, tanné littéralement pendant des mois pour savoir où en était l'affaire – même si la dette ne lui était plus due à elle – et j'avais dû me justifier, pour finalement avouer ce que je comptais faire pour me la faire payer (et faire payer Stéphanie, au sens propre comme au sens figuré). Loin d'être choquée par mes intentions (elle avait juste estimé qu'elle s'en sortait à trop bon compte), elle avait vu là une occasion unique de laver l'affront qui lui avait été fait et d'humilier, de rabaisser, « d'avilir cette salope », pour employer ses propres mots.

C'est elle qui m'avait apporté mon sac avec tous les accessoires que j'avais utilisés sur Stéphanie. Elle était arrivée un bon moment après moi, la maison étant restée ouverte.

Stéphanie, qui ne devait pas être portée sur les femmes ni sur la gougnotterie, était en train de lécher comme un jeune chiot (une jeune chienne, devrais-je dire) la chatte d'Isabelle. J'avais commencé à lui appuyer la tête sur l'entrecuisse de sa dominatrice pour forcer sa motivation, puis j'avais passé le relais à ma belle-sœur qui, grâce à la laisse, avait trouvé un moyen commode de la contrôler en l'ayant passée derrière sa nuque, ce qui m'avait permis de me reculer et de prendre un nouveau cliché. Avec des signes de la main, j'avais demandé le consentement d'Isabelle qui avait acquiescé avec satisfaction.

— Allez, applique-toi bien, petite pute ! lui dit-elle. Même si t'es pas gouine, fais comme tu voudrais qu'on te fasse. Fais comme ton cornard de mari te le fait... s'il te le fait, et s'il sait le faire !

Stéphanie ouvrit mieux la bouche, se mit téter les petites lèvres roses, suçota le bouton puis, prise d'un enthousiasme frénétique (que je mis sur le compte de l'empressement à ce que ça se termine au plus vite), elle se mit à la lécher de bas en haut avec avidité.

Le tableau était charmant, et je fis même une petite vidéo.

Ma belle-sœur, les yeux mi-clos, commençait à se renverser en arrière. C'était la première fois que je voyais ses fesses épanouies, et je dus réprimer mon envie de les caresser. J'avoue que je lui aurais bien fourré un doigt dans le cul, mais ce n'était pas possible : c'était la femme de mon frère.

J'avais la queue raide et à l'air, que je maintenais dans un état de parfaite rigidité en l'astiquant lentement (elle était dressée et arquée) ; ma belle-sœur avait le cul et la chatte nus, mais je devais me concentrer sur Stéphanie. Nous étions juste réunis là dans cet état peu décent pour une famille convenable pour faire payer sa dette à Stéphanie et nous venger, et c'était sur elle que je devais me défouler.

Isabelle commençait à osciller sur ses jambes, à plier les genoux en lentes ondulations : son plaisir montait. Elle invectivait Stéphanie, la vomissait d'injures, la traitait de tous les noms, jouissant de

l'humilier comme elle n'avait sans doute jamais espéré le faire (mais comme elle avait dû en rêver depuis que je lui avais avoué mon projet sous son insistance et en lui faisant promettre de n'en rien dire à mon frère). Je voyais sa chatte qui dégoulinait de mouille, aspergeant littéralement le visage de Stéphanie qui était désormais tout luisant ; de la cyprine lui coulait même du menton tandis qu'elle avait la bouche enfouie dans la profondeur de sa vulve, le nez collé sur son pubis, à tel point que je me demandais comment elle faisait pour respirer.

Si elle n'avait jamais léché une femme, elle apprenait vite !

Ce qui devait arriver arriva : ma belle-sœur hurla son orgasme, la traitant encore de salope, de putain, lui envoyant des jets de mouille puissants, ce qui me permit de découvrir qu'elle était une femme fontaine. Elle resta ainsi encore quelques instants, pantelante. Stéphanie respirait à nouveau, très rouge néanmoins, mais avec toujours les yeux bandés.

À ce stade, je me demandais si elle avait reconnu la voix d'Isabelle, qu'elle n'avait pas dû voir depuis au moins dix-huit mois. Je n'allais pas tarder à être fixé, car si j'avais proposé à ma belle-sœur de partir aussitôt sa petite affaire faite sans se dévoiler, elle ne m'avait pas confirmé quelle était son intention.

Et c'est alors, qu'ayant repris ses esprits, elle retira de façon soudaine et d'un geste brusque le bandeau des yeux de Stéphanie qui écarquilla les yeux, stupéfaite, en la découvrant. Visiblement, elle n'avait pas deviné quelle femme elle avait gouinée et avait fait jouir ; elle s'était sans doute imaginé que c'était une de mes maîtresses.

— Tu me reconnais, petite pute ? lui jeta ma belle-sœur d'un air mauvais et des plus vicieux, avec un sourire satisfait de l'effet produit, tandis que ses yeux brillaient encore du plaisir qu'elle venait de prendre.

Stéphanie restait muette, honteuse, humiliée.

— Vous... arriva-t-elle à balbutier.

— Eh oui, moi ! lui lança, méprisante, ma belle-sœur. Moi, la petite charcutière qui se lève tous les matins aux aurores pour régaler à l'œil des petites bourges et des petites bêcheuses de ton espèce ! En attendant, tu n'as plus la même allure comme ça, tu ne fais plus ta fière ! Si tes invités t'avaient vue comme ça le jour de ton mariage, petite pétasse, tu l'aurais moins ramenée ! Tu les aurais ravalées, tes manières hautaines ! S'ils savaient quelle petite pute tu es, ils en auraient peut-être profité aussi, de ton cul ! En tout cas, je suis bien contente que mon beau-frère ait eu cette bonne idée de te baiser et de t'avilir en robe de mariée : quel plaisir pour moi ! Je n'ai rien raté de la scène ; j'étais là, tu sais ? J'ai adoré te voir avec un plug dans le cul, j'ai adoré voir Louis t'enculer à fond jusqu'à ce que les yeux te sortent de la tête, j'ai adoré te voir ramper à mes pieds comme une bonne petite chienne, j'ai adoré te voir subir le traitement qu'il t'avait réservé. Mais c'est que je ne le connaissais pas comme ça, mon beau-frère ! Il a remonté dans mon estime, tu sais ? Il t'a bien humiliée ; il a su se venger et nous venger tous. Je t'avoue que j'ai pris mon pied comme jamais, pas tant que parce que tu m'as bouffé la chatte. Tu lèches mal, et mon mari – tu sais, le petit charcutier dont tu t'es bien moquée – il me lèche bien mieux que ça. C'est normal, d'ailleurs : ils sont doués dans la famille, ils ont de l'imagination (elle me fit un petit clin d'œil en disant ça). Mais surtout parce que te voir ainsi à mes pieds comme une chiennasse, en train de me lécher, quelle jouissance mentale ! D'ailleurs, tiens, petite pute ! Prends ça !

Et sur ce, je vis ma belle-sœur rapprocher le visage de Stéphanie de sa chatte en la tirant par la tignasse qu'elle n'avait pas lâchée depuis tout à l'heure et se soulager : un abondant jet d'urine jaune gicla sur le nez et les joues de la jeune femme et lui coula sur les épaules et les seins. Elle cracha, essaya de se soustraire à la douche de pisse, fermant les yeux, mais la garce visait bien.

— Oh mais, salope, tu en as laissé échapper, et tu m'as souillé mes chaussures ! railla Isabelle.

Elle appuya de toutes ses forces sur sa nuque.

— Allez, salope, lèche mes godasses : j'en veux plus une seule goutte ! Tu me salis, tu me dégoûtes !

À contrecœur, Stéphanie, maintenue fermement par la pogne nerveuse et forte de ma charcutière de belle-sœur, dut se pencher en avant et lécher les gouttes d'urine qui avaient souillé les escarpins d'Isabelle. Puis, prenant la direction des opérations (elle découvrait manifestement la jouissance que procure un jeu de domination) elle lui cria d'une voix forte, autoritaire et sans appel cet ordre impérieux :

— À quatre pattes, salope !

Stéphanie s'exécuta et tourna sa croupe vers Isabelle en levant un regard implorant de chiot vers moi, mais je contemplais la scène en affectant un air neutre et indifférent, et n'intervins pas.

— Regardez-moi ce cul de soumise... Regardez-moi cette chatte de salope, toute ouverte, qui bâille de façon obscène... et elle mouille, en plus ! C'est vraiment une grosse pute !

Isabelle leva son pied et caressa la chatte rose aux lèvres corail du bout de son escarpin, tentant d'y faire pénétrer l'extrémité de la chaussure, faisant des petits mouvements de va-et-vient : elle la branlait ! Stéphanie râlait, geignait comme une génisse en chaleur.

— Quel gros cul de catin ! Louis, donne-moi ta ceinture !

Je n'osai pas contrarier ma belle-sœur et ramassai ma ceinture Louis Vuitton en cuir de vachette véritable.

Quand le premier coup s'abattit en travers de son fessier bien bombé, Stéphanie rua puis tenta de s'échapper en avançant à quatre pattes, mais je la saisis par le collier et maintins sa nuque fermement. Lentement, Isabelle lui administra une demi-douzaine de coups de ceinture qui laissèrent des marques rouges sur la peau veloutée de ses fesses. Stéphanie ponctuait chacun de ses coups par un « AAAH ! » retentissant.

Ayant terminé sa besogne, elle regarda avec mépris une dernière fois la croupe nue et offerte, désormais zébrée de marques rouges

et bien nettes, et cracha dessus. Puis elle lâcha ma ceinture et déclara :

— Vas-y, Louis. Encule-la encore un coup ; défonce-lui la rondelle, à cette salope ! Ça lui fera les pieds.

Étant toujours en proie à une érection presque douloureuse, je m'accroupis au-dessus du jeune et frais cul féminin et forçai la rosette encore lubrifiée.

— OOOAAAAHH !

Stéphanie cria tandis que je m'enfonçais lentement en elle jusqu'au fond de ses entrailles. Son cul serré palpitait et se refermait sur mon vit en feu. Je la pris par les reins et l'embrochai en de longs va-et-vient, me mis à la pilonner en cadence.

Isabelle, qui en avait assez vu et se sentait suffisamment vengée, me fit un petit signe pour m'indiquer qu'elle s'en allait discrètement. Je continuai ma besogne, bourrant la jeune femme avec force, la faisant gueuler, haleter. Elle avait l'air d'apprécier le traitement : ses cris montaient crescendo, annonçant l'acmé proche de son plaisir.

N'ayant pas envie de la faire jouir, je me retirai et lui lançai cet ordre qui claqua :

— À genoux, Stéphanie ! Je n'ai pas l'intention de vous faire jouir : je ne suis pas là pour ça. Maintenant, si vous voulez vous branler, vous pouvez...

Je commençai à me faire reluire, à me polir le chinois à une cadence rapide, ma queue tout près de son visage, puis je m'accroupis pour descendre un peu plus bas et j'attrapai ses deux nichons fermes à pleines pognes. Je plaçai ma queue entre ses roploplos et me mis à lui baiser les seins en les serrant l'un contre l'autre autour de mon membre.

Stéphanie avait glissé une main entre ses cuisses et se caressait la chatte, ses lèvres intimes, et avait glissé en elle un doigt qui ne restait pas inactif.

Mon plaisir mettait du temps à venir. À un moment donné, je retirai ma queue et lui intimai de me sucer le gland. Elle le fit du mieux qu'elle put, le tétant comme elle aurait fait d'un sein.

Elle s'astiquait de plus en plus fort, de plus en plus violemment, et les yeux mi-clos elle faisait monter la pression dans son sexe en gémissant, se donnant du plaisir de façon éhontée. Ah, la chienne ! Je n'aurais jamais cru qu'elle fût aussi salope ! Je n'aurais pas cru que ce traitement eût contribué à lui faire prendre son pied.

Finalement, excité comme jamais, je me remis à me branler, m'interrompant de temps en temps quelques secondes pour lui administrer une ou deux gifles à chaque fois. Elle en avait les joues en feu, mais ses orgasmes silencieux secouaient manifestement son corps de petits tremblements nerveux.

Quand je sentis que la sève montait inexorablement, je dirigeai ma queue vers ses seins, et avec une rare violence le sperme gicla en longues saccades et aspergea ses mamelles de chienne en gestation. Des flaques crème brillaient sur ses mamelons élargis et bruns.

Je lui fis sucer les dernières gouttes qui perlaient de mon méat, puis essuyai copieusement mes mains dans ses cheveux.

— Hum... ça, c'était une belle jouissance, Stéphanie. J'ai bien pris mon pied. Aujourd'hui, j'en ai eu pour mon fric... enfin, pour une toute petite partie, bien entendu. Mais vous pourrez me payer encore quelques traites avant d'accoucher. Votre gros ventre ne me rebute pas. Même à neuf mois, je pourrai encore vous baiser, sur le dos, et au bord du lit : ça ne sera pas un souci.

Et ne tentez pas de vous défiler, Miss, parce que j'ai pris quelques clichés de vous bien harnachée et bien équipée, et je saurai en faire bon usage si, d'aventure, il vous venait à l'idée de me refuser votre porte, votre corps, et vos orifices... du moins, tant que vous n'aurez pas payé totalement votre dette. OK ? À très bientôt, Stéphanie.

Je ramassai mon sac, la laissant en plan, à genoux, pantelante, comme vidée, souillée de sperme et d'urine, avec sa robe de mariée

froissée et piteuse, ses *Dim-up* blancs tout plissés, ses nichons pendouillants et fatigués, son cul et sa chatte encore entrouverts.

Elle avait toujours ses escarpins nacrés aux pieds.

⋆

La semaine suivante, elle ne vint pas à la réunion du Conseil Municipal.

Plusieurs jours après, j'appris qu'elle avait déménagé à la cloche de bois avec son mari. Ils étaient partis dans le Sud, à ce qu'on disait. On me dit qu'elle n'avait ni donné son préavis à son bailleur, ni payé ses derniers loyers.

Au fur et à mesure que le temps passait, les langues se déliaient et on apprit qu'ils avaient laissé des ardoises dans tout le « pays » (comme on dit dans nos provinces). Je m'étais un peu attendu à ce genre d'épilogue ; c'est pourquoi j'avais bien profité de son corps et m'étais bien payé sur la bête, et ma belle-sœur également qui s'était sentie soulagée et vengée après cette séance.

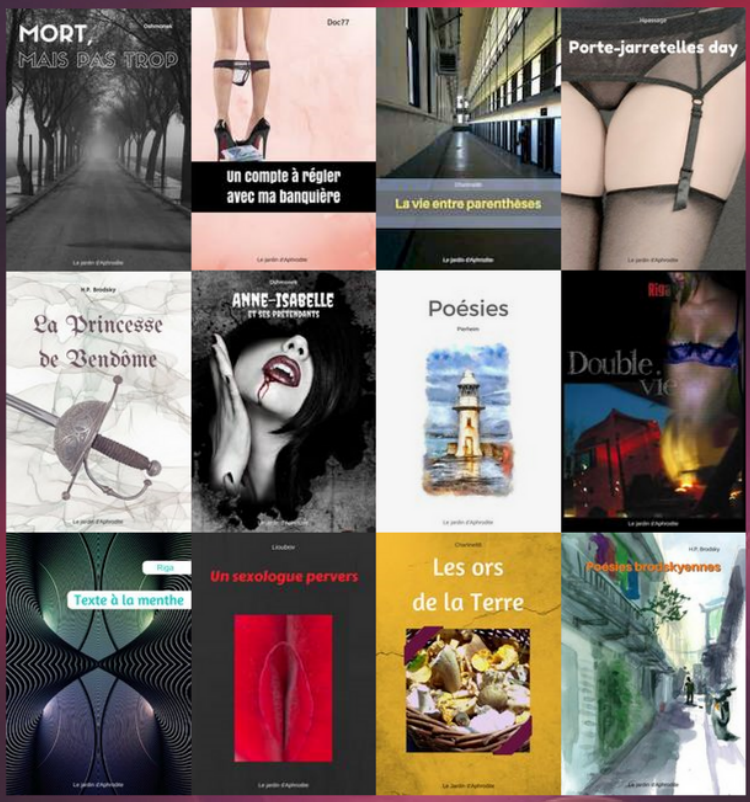
Elle ne donna même pas sa démission du Conseil Municipal. Je ne cherchai pas à la retrouver. Je n'entendis plus jamais parler d'elle.

Mais depuis cette époque, je dois ajouter qu'on peut visionner sur Xhamster deux ou trois vidéos montrant une vraie chiennasse aux mèches blondes avec une robe de mariée retroussée sur les reins, en bas et escarpins blancs, équipée de pinces à seins, un collier de cuir autour du cou et les yeux aveuglés par un bandeau en train de se faire enculer à fond par un homme, et aussi lécher une femme.

On ne voit pas le visage des deux autres protagonistes.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite